



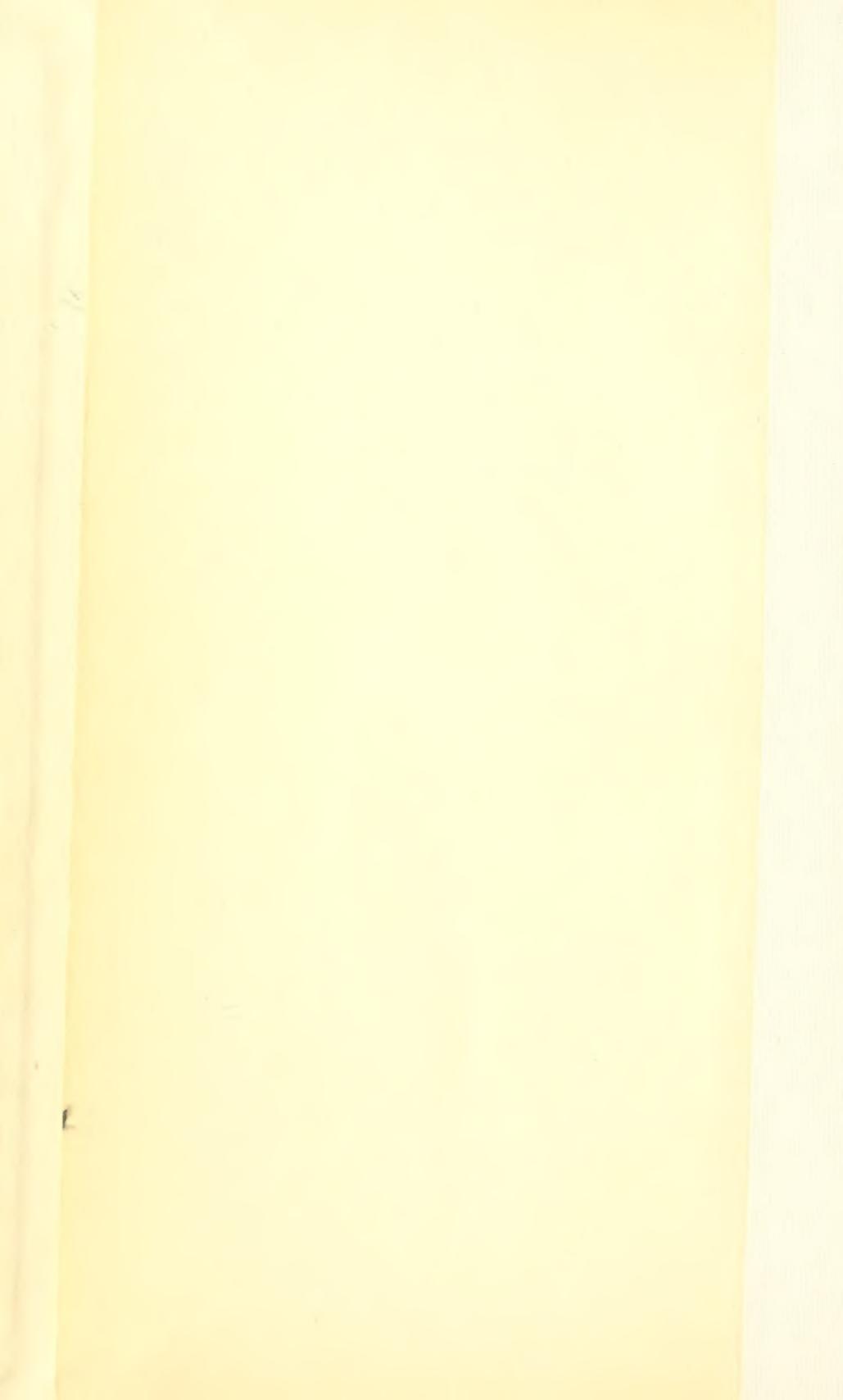
3 1761 05461024 1



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Estate of the late Jean G. Dickson.

no



THÉÂTRE
DE
BEAUMARCHAIS

496c

CARON DE BEAUMARCHAIS

LE MARIAGE DE FIGARO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE

ÉTUDE PAR AUGUSTE VITU



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION, SUCCESSEUR

26, Rue Racine, 26

PQ
1956

A7

1924

658192

6. 5. 57

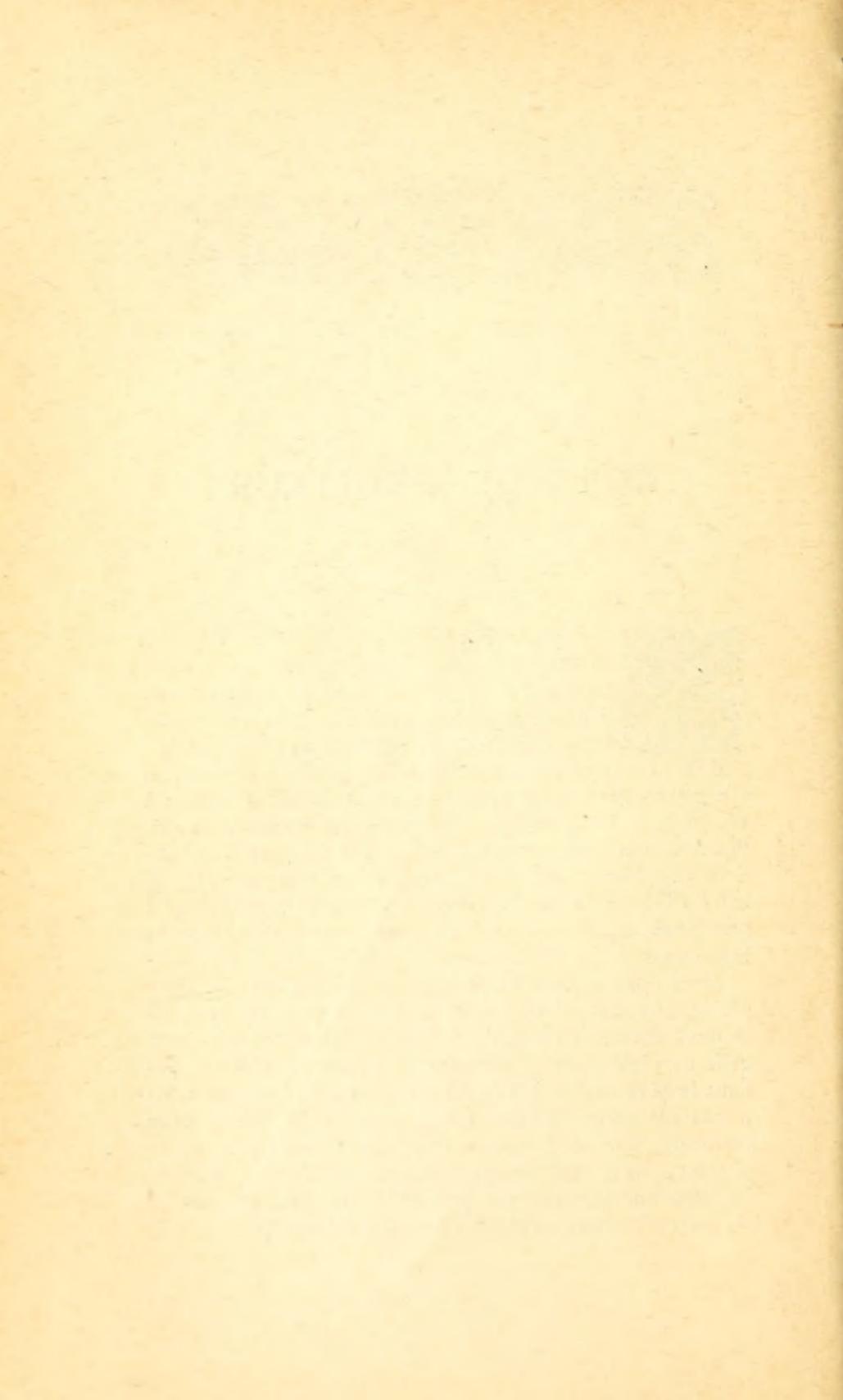


NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous pensons satisfaire au vœu d'un grand nombre d'amateurs en donnant aujourd'hui accès aux deux chefs d'œuvre de Beaumarchais *le Mariage de Figaro* et *le Barbier de Séville*, dans notre *Nouvelle Bibliothèque Classique*.

Afin que notre édition fût digne du public d'élite auquel elle est destinée, nous avons été en demander la préface à M. Auguste Vitu, qui, avec les qualités brillantes d'un critique de compétence et de style, a tout l'acquis d'un patient et sérieux érudit. Son travail est un vrai morceau de lettré, dont la saveur sera vivement goûtée par toutes les personnes capables d'apprécier une étude bien pensée et bien écrite.

Nous nous sommes reporté, pour l'impression des deux pièces, aux éditions originales imprimées sous les yeux de Beaumarchais : celle de 1775 pour *le Barbier de Séville*, et celle de 1785 pour *le Mariage de Figaro*. Il n'entrait pas dans le plan de notre édition de donner les variantes des manuscrits de la Comédie-Française et de la Bibliothèque nationale. On les trouvera, d'ailleurs, relevées, pour la plupart, dans la savante édition du *T. être complet de Beaumarchais* publiée par MM. F. de Marescot et G. d'Heylli (Paris, 1869-1871, 4 vol. in-8°).





PRÉFACE

EN écrivant cette préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaise, il n'est plus temps pour moi, mais d'examiner scrupuleusement, et je le dois toujours, si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait messieurs tels, sur des règles qui ne sont pas les miennes ; imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première, et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans

le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste. De sorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre qu'en fait de reproche à l'auteur ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous ce double aspect des comédies, et j'aurai fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens, en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que la DÉCENCE THÉÂTRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connoisseurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuser et de juger de ce qui leur convient ; faut-il le dire enfin ? des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguoit de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots, *décence* et *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos juges de comédies seroient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de théâtre, et vous connoîtrez à peu près ce qui garrotte le génie, in-

timide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace et des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourroit mettre au théâtre les *Plaideurs* de Racine sans entendre aujourd'hui les *Dandins* et les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs ni respect pour les magistrats.

On ne feroit point le *Turcaret* sans avoir à l'instant sur les bras : fermes, sous-fermes, traites et gabelles, droits réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modèles. On l'offriroit sous d'autres traits, l'obstacle resteroit le même.

On ne joueroit point les *fâcheux*, les *marquis*, les *emprunteurs* de Molière, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteroient nos féminins bureaux d'esprit ; mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier qu'il faudroit, de nos jours, pour élever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe* ? Aussi l'auteur qui se compromet avec le public, pour l'amuser ou pour l'instruire, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de persifler au lieu de rire, et de prendre ses modèles hors de la société, crainte de

se trouver mille ennemis dont il ne connoissoit aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que, si quelque homme courageux ne secouoit pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des pièces françoises porteroit la nation au frivole opéra-comique, et, plus loin encor, aux boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté, bannie du théâtre françois, se change en une licence effrénée, où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties et perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, et, si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique, au théâtre, sans des situations fortes et qui naissent toujours d'une disconvenance sociale dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce : les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste, dans *Cedipe* et *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Macbeth*, etc., etc. La comédie, moins audacieuse, n'excède pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs, ses sujets de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avaré? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon*

dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite *épousant sa fille et convoitant sa femme*? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels: il n'est le patron d'aucun d'eux; il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie; s'il la tournoit contre le bas flatteur, il finiroit son apologue ainsi: *le renard s'en saisit, le dévore, mais le fromage étoit empoisonné*. La fable est une comédie légère, et toute comédie n'est qu'un long apologue: leur différence est que dans la fable les animaux ont de l'esprit, et que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes, et, qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque Molière, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'Avare un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette et l'injurie en face, est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ses fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et les balayeurs littéraires de son temps ne manquèrent pas d'apprendre au bon public combien tout cela étoit horrible! Il est aussi prouvé que des envieux très

importans, ou des importans très envieux, se déchainèrent contre lui. Voyez le sévère Boileau, dans son épître au grand Racine, venger son ami qui n'est plus en rappelant ainsi les faits :

L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur vouloit la scène plus exacte ;
 Le vicomte, indigné, sortoit au second acte ;
 L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots, le condamnoit au feu ;
 L'autre, *fougueux marquis*, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de Molière à Louis XIV, qui fut si grand en protégeant les arts, et sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'auroit pas un seul chef-d'œuvre de Molière, on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au roi que, pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimoient partout qu'il étoit un *libertin*, un *impie*, un *athée*, un *démon vêtu de chair, habillé en homme* ; et cela s'imprimoit avec APPROBATION ET PRIVILÈGE de ce roi qui le protégeoit : rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scène ? Que poursuivroit-on au théâtre ? les travers et les ridicules ? Cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir ; malheur à lui s'il s'en écarte ! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle : l'avantage de la première est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits : *Tous les hommes sont des ingrats* ; quoique chacun soit bien près de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat sans qu'il existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons et les mauvais cœurs ; on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond qu'*un bienfaiteur fait cent ingrats*, on répliquera justement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* ; cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant la critique la plus amère porte du fruit sans nous blesser, quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais partout cette dernière, et je la crois un si punissable abus que

j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat pour empêcher que le théâtre ne devint une arène de gladiateurs où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales et malheureusement trop communes qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces grands, des mille et un feuillistes, faiseurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choisir un bien lâche, et dénigrer qui les offusque? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence et que la vermine éphémère démange un instant et périt; mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus et pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice ni les incidens qu'il amène qui font l'indécence théâtrale, mais le défaut de leçons et de moralité. Si l'auteur, ou foible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa pièce équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis *Eugénie* au théâtre (et il faut bien que je me cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque), lorsque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence jetoient des flammes dans les foyers sur ce que j'avois osé montrer un seigneur libertin habillant ses valets en prêtres et feignant d'épouser une jeune personne qui paroît enceinte au théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames,

constamment jouée sur tous les théâtres et traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt, y naissoient entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une foible fille, sans appui, trompée, vertueuse et délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile et de bon naît du courage qu'eut l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, pièce dans laquelle un père avoue à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime : ce drame est aussi très moral, parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la pièce, j'entendis, dans une loge auprès de celle que j'occupois, un jeune *important* de la cour qui disoit gaiement à des dames : « L'auteur, sans doute, est un garçon fripier, qui ne voit rien de plus élevé que des commis des fermes et des marchands d'étoffes ; et c'est au fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles amis qu'il traduit à la scène françoise ! — Hélas ! Monsieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil-de-bœuf ou des

carrosses. Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux. »

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans le *Barbier de Séville*, de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais, comme cela même étoit une espèce de nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il sembloit que j'eusse ébranlé l'État; l'excès des précautions qu'on prit et des cris qu'on fit contre moi déceloit surtout la frayeur que certains vicieux de ce temps avoient de s'y voir démasqués. La pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche à l'instant d'être jouée, dénoncée même au parlement d'alors; et moi, frappé de ce tumulte, je persistois à demander que le public restât le juge de ce que j'avois destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; et chacun me disoit tout bas : « Faites-nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face. »

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais qui voit sa pièce marcher, reprend courage, et c'est ce que j'ai fait. Feu M. le prince de Conti, de patriotique mémoire (car, en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot Patrie), feu M. le prince de Conti, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du *Barbier*, plus gaie, disoit-il, que la pièce, et d'y montrer la famille de Figaro, que j'indiquois dans cette préface. « Monseigneur, lui repondis-je, si je met-

tois une seconde fois ce caractère sur la scène, comme je le montrerois plus âgé, qu'il en sauroit quelque peu davantage, ce seroit bien un autre bruit, et qui sait s'il verroit le jour! » Cependant, par respect, j'acceptai le défi : je composai cette *Folle Journée* qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'étoit un homme d'un grand caractère, un prince auguste, un esprit noble et fier : le dirai-je? il en fut content.

Mais quel piège, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques en appelant ma comédie du vain nom de *Folle Journée*! Mon objet étoit bien de lui ôter quelque importance; mais je ne savois pas encor à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu *l'Époux suborneur*. C'étoit pour eux une autre piste; on me couroit différemment. Mais ce nom de *Folle Journée* les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage que ce qui n'y sera jamais; et cette remarque un peu sévère sur la facilité de prendre le change a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, si Molière eût appelé son drame : *la Sottise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit; si Regnard eût nommé son *Légataire* : *la Punition du célibat*, la pièce nous eût fait fremir. Ce à quoi il ne songea pas, je l'ai fait avec réflexion. Mais qu'on feroit un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes et la morale du théâtre, et qu'on pourroit intituler : *De l'influence de l'affiche!*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au portefeuille; les comédiens ont su que je l'avois, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation, soit qu'ils sentissent, avec le public, que pour lui plaire en comédie il falloit de nouveaux efforts, jamais pièce aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble; et si l'auteur (comme on le dit) est resté au-dessous de lui-même, il n'y a pas un seul acteur dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connoître, et dès lors il fallut me faire des querelles de toute espèce ou céder aux instances universelles. Dès lors aussi les grands ennemis de l'auteur ne manquèrent pas de répandre à la cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la religion, le gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs et qu'enfin la vertu y étoit opprimée et le vice triomphant, *comme de raison*, ajoutoit-on. Si les graves messieurs qui l'ont tant répété me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste, et la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi dans le *Barbier de Séville* je n'avois qu'ébranlé l'État; dans ce nouvel essai, plus infâme et plus séditioneux, je le renversois de fond en com-

ble. Il n'y avoit plus rien de sacré si l'on permettoit cet ouvrage. On abusoit l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabaloit auprès des corps puissans; on alarmoit les dames timorées; on me faisoit des ennemis sur le prie-Dieu des oratoires; et moi, selon les hommes et les lieux, je repoussois la basse intrigue par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité, par la raison, quand on vouloit l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du portefeuille, que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avoit pas même encore germé. C'étoit tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat je ne demandois qu'un censeur; on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage objet d'un tel déchainement? La plus badine des intrigues. Un grand seigneur espagnol amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, et les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser et la femme du seigneur réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout-puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La pièce est sous vos yeux.

D'où naissoient donc ces cris perçans? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hy-

poëte, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis, l'auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais, comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du censeur éclairé, tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir; alors les grands du monde ont vu jouer avec scandale

Cette pièce où l'on peint un insolent valet
Disputant sans pudeur son épouse à son maître.

M. GUDIN.

Oh! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral une tragédie bien sanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurois pas nommé Figaro, dans sa jalouse fureur je lui aurois fait noblement poignarder le puissant vicieux; et, comme il auroit vengé son honneur dans des vers carrés, bien ronflans, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, auroit eu pour rival quelque tyran bien horrible et régnañt au plus mal sur un peuple désolé; tout cela, très loin de nos mœurs, n'auroit, je crois, blessé personne; on eût crié : *Bravo! ouvrage bien moral!* Nous étions sauvés, moi et mon Figaro sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos François, et non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un jeune seigneur de ce

temps-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à peu près comme les autres seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oseroit-on dire, au théâtre, d'un seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ! N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modestement et c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvois pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de ma pièce, puisque enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'auroit produit aucun mouvement comique, si je ne lui avois gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, le véritable *Figaro*, qui, tout en défendant Suzanne, sa propriété, se moque des projets de son maître et s'indigne très plaisamment qu'il ose jouter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant, et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu peut opposer à cette attaque, il naît dans ma pièce un jeu plaisant d'intrigue, où l'époux *suborneur*, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa

femme, qui, bonne, indulgente et sensible, finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends, accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir, comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'auteur a très fortement prononcé, lorsqu'en fureur, au cinquième acte, Almoviva, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré*, et que celui-ci lui répond : *Il y a, parguonne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays qu'il faut bien aussi qu'à votre tour...!*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage; et, s'il convenoit à l'auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable plus loin qu'on ne devoit l'attendre de la fermeté de son pinceau, je leur ferois remarquer que, croisé dans tous ses projets, le comte Almoviva se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usoit de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourroit mettre

à ses pieds son époux sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse brisant un lien respecté, l'on reprocheroit justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugemens sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes ; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage est que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens du reproche, et, de cela seul que la Comtesse ne veut que ramener son mari, toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très morales, aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat la plus vertueuse des femmes, par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand l'expose-t-on à vos regards? dans le moment critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour faire mieux sortir l'amour vrai du devoir que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique pour nous accuser d'indécence! On accorde à la tragédie que toutes les reines, les princesses, aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins, et l'on ne souffre pas

que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre foiblesse ! O grande *influence de l'affiche* ! jugement sûr et conséquent ! avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvoit là. Et cependant en ces deux cas c'est toujours le même principe : point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées que votre malheur attache à des *Almaviva* ! Distinguez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelque intérêt importun, tendant trop à les dissiper, ne vous avertissoit enfin qu'il est temps de combattre pour elle ? Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche ; un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu ! Ce qui nous plaît dans la Comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme et des ressentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices pénibles de son goût et de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe ; elle est un modèle de vertu, l'exemple de son sexe et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes, si ce principe avoué de toute décence théâtrale, n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrois ici le développement, les conséquences ; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre, et ma Comtesse n'est point tra-

duite au Parlement de la nation : c'est une Commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère dans la charmante pièce d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'officier n'y parut blâmable à personne, quoique la tournure des scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avoit pas le projet de calomnier cet auteur : chacun se livra de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête et sensible qui réprime ses premiers goûts; et notez que dans cette pièce l'époux ne paroît qu'un peu sot; dans la mienne il est infidèle : ma Comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la Comtesse! Le reste est dans le même esprit.

Pourquoi Suzanne, la camériste spirituelle, adroite et rieuse, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudroit pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du Comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite : sa maîtresse et son fiancé; c'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la pièce, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs. La seule ruse qu'elle se permette est en faveur de sa maîtresse, à qui



son dévouement est cher et dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, Figaro, m'amuse-t-il au lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la pièce : en le voyant forcé par son état de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime et sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte et ses agens, chacun fait dans la pièce à peu près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une règle très fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle : on passe la vie à ne faire autre chose! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très souvent : « Quel diable d'homme, et qu'il est contrariant! il dit du bien de tout le monde! »

Est-ce mon Page, enfin, qui vous scandalise, et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage seroit-elle dans l'accessoire? O censeurs délicats! beaux esprits sans fatigue! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur, cherchant tout sans rien démêler, idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui dont le hasard fit sa marraine, est-il un sujet de scandale? Aimé

de tout le monde au château, vif, espiègle et brûlant comme tous les enfans spirituels ; par son agitation extrême, il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature, tout ce qu'il voit a droit de l'agiter ; peut-être il n'est plus un enfant, mais il n'est pas encore un homme, et c'est le moment que j'ai choisi pour qu'il obtint de l'intérêt sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire partout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour, Censeurs ! Ce n'est pas là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encore ; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de Suzanne, quand elle dit à cet enfant : *Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien !...*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le faisons exprès tutoyer par Figaro. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendroit ces libertés ? Voyez-le à la fin de son rôle ; à peine a-t-il un habit d'officier qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte, sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi ! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames, dans les loges, aimer mon Page à la folie ? Que lui vouloient-elles ? hélas ! rien : c'étoit de l'intérêt aussi ; mais comme celui de la Comtesse, un pur et naïf intérêt, un intérêt... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du Page ou la conscience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à se rencontrer dans la pièce ? Fixez ce léger aperçu, il peut vous mettre sur sa voie ; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif et bouillant que je lui ai donné, je serai coupable, à mon tour, si je le montre sur la scène. Mais à treize ans qu'inspire-t-il ? quelque chose de sensible et doux qui n'est amitié ni amour, et qui tient un peu de tous deux.

J'aurois de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siècle moins chaste, dans un de ces siècles de calcul où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs serres chaudes, les grands marioient leurs enfans à douze ans, et faisoient plier la nature, la décence et le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant surtout d'arracher de ces êtres non formés des enfans encore moins formables dont le bonheur n'occupoit personne, et qui n'étoient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avoit nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin, et le caractère de mon Page, sans conséquence pour lui-

même, en a une relative au Comte, que le moraliste aperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos juges.

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger est le rôle de Marceline.

Coupable d'un ancien égarement, dont son Figaro fut le fruit, elle devoit, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnoît son fils. L'auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes, et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait, censeurs raisonnables ! Étudiez la scène suivante, qui faisoit le nerf du troisième acte et que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcît la gaieté de l'action.

Quand Molière a bien humilié la coquette ou coquine du *Misanthrope* par la lecture publique de ses lettres à tous ses amans, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés ; il a raison : qu'en feroit-il ? Vicieuse par goût et par choix, veuve aguerrie, femme de cour, sans aucune excuse d'erreur et fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à tous nos mépris, et telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de Marceline au moment de la reconnaissance, je montrais cette femme humiliée et Bartholo qui la refuse, et Figaro, leur fils commun, dirigeant l'attention publique sur les

vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple douées d'une jolie figure. Telle est la marche de la scène.

BRID'OISON, parlant de Figaro, qui vient de reconnoître sa mère en Marceline.

C'est clair : i-il ne l'épousera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! et votre fils ? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et si l'on y regardoit de si près, pè-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, s'échauffant par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit ! Je n'entends pas nier mes fautes ; ce jour les a trop bien prouvées ! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née, moi, pour être sage, et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux, c'est la règle.

MARCELINE, vivement.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, exaltée.

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparens, dans une servitude réelle, traitées en mineurs pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes : ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, à part.

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme

injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même : elle t'acceptera, j'en réponds ; vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils, gai, libre, et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau, et, maintenant que la pièce est connue, si les comédiens avoient le courage de le restituer à ma prière, je pense que le public leur en sauroit beaucoup de gré. Ils n'auroient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde qui me reprochoient, à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. « Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur

le point le plus destructeur de toute honnêteté publique : *la corruption des jeunes personnes* ; et j'avois raison de le dire que vous trouvez ma pièce trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — *Tout le monde* est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnoître : au temps qui court, on a beau jeu sur cette matière au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du collège, de toujours faire rire des enfans sans jamais rien dire à des hommes ? et ne devez-vous pas me passer un peu de morale en faveur de ma gaieté, comme on passe aux François un peu de folie en faveur de leur raison ?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévère : quiconque a dit tout ce qu'il sait dans son ouvrage y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère coupable* ; et, si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'élèverai mon langage à la hauteur de mes situations, j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprétez-vous donc bien,

Messieurs, à me tourmenter de nouveau : ma poitrine a déjà grondé ; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

« Et vous, honnêtes indifférens qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien, jeunes personnes modestes et timides qui vous plaisez à ma *Folle Journée* (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût), lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchans critiquer vaguement la pièce, tout blâmer sans rien désigner, surtout la trouver indécente, examinez bien cet homme-là, sachez son rang, son état, son caractère, et vous connoîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage. »

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'abbé Bazile, peuvent calomnier : *ils médiroient qu'on ne les croiroit pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos salles des vers infâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouoit sa pièce. Ils savent que je les connois ; si j'avois eu dessein de les nommer, ç'auroit été au ministère public : leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment. Mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme ! semblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs

drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importans, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal sans cesser de venir aux *Noces*.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle, dans le très plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère ; s'avancant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, et se retirant aussitôt pour celer un peu de grimace ; emportés par un mot de la scène, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste ; au plus léger trait de gaieté, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale ; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le public un regard méprisant, dont il est écrasé ; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle Molière, lequel, outré du succès de *l'École des femmes*, crioit des balcons au public : *Ris donc, public, ris donc !* En vérité, c'est un plaisir, et j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échauffoit dans le foyer (même d'honnêtes plébéiens sur ce qu'ils nommoient spirituellement *mon audace*). Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne et dit en s'en allant : « Nos François sont comme les enfans, qui brail-

lent quand on les éberne. » Il avoit du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvoit mieux parler, mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de Figaro ?

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vauz mieux qu'elle ! Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

Je dis, moi, qu'il n'y en a point ; qu'il ne sauroit y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais, de même qu'un sot en place en paroît une fois plus sot parce qu'il ne peut plus rien cacher, de même un grand seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune et sa naissance ont placé sur le grand théâtre, et qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple et si loin du sarcasme devoit-elle exciter le murmure ? Si son application paroît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects, et quelle maxime plus juste au théâtre peut servir de

frein aux puissans et tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autre?

« Non qu'il faille oublier (a dit un écrivain sévère, et je me plais à le citer parce que je suis de son avis), non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés : il est juste au contraire que l'avantage de la naissance soit le moins contesté de tous, parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, vertus ou qualités des aïeux de qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut refusé ; parce que dans une monarchie, si l'on ôtoit les rangs intermédiaires, il y auroit trop loin du monarque aux sujets ; bientôt on n'y verroit qu'un despote et des esclaves : le maintien d'une échelle graduée du laboureur au potentat intéresse également les hommes de tous les rangs, et peut-être est le plus ferme appui de la constitution monarchique. »

Mais quel auteur parloit ainsi? qui faisoit cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin? C'étoit PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, plaidant par écrit au parlement d'Aix, en 1778, une grande et sévère question qui décida bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état ; les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais : voilà les rumeurs expliquées ; mais quoi donc ! les abus sont-ils devenus si sacrés qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs ?

Un avocat célèbre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un Bartholo, le jugement d'un Brid'oison? Ce mot de Figaro sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours : *C'est dégrader le plus noble institut*, a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat, et mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecté, quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau suivant, aussi tiré d'un moraliste, lequel, parlant des magistrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aisé voudroit, pour le plus modique honoraire, faire le métier cruel de se lever à quatre heures pour aller au Palais tous les jours s'occuper, sous des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais les siens, d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité le dégoût des sollicitations, le bavardage des plaideurs, la monotonie des audiences, la fatigue des délibérations et la contention d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts, s'il ne se croyoit pas payé de cette vie laborieuse et pénible par l'estime et la considération publique? et cette estime est-elle autre chose qu'un jugement, qui n'est même aussi flatteur pour les bons magistrats qu'en raison de sa rigueur excessive contre les mauvais? »

Mais quel écrivain m'instrueroit ainsi par ses leçons? Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN? vous l'avez dit : c'est lui, en 1773, dans son quatrième Mémoire, en défendant jus-

qu'à la mort sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer, et je blâme ce qui peut nuire.

« Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de frapper les abus, vous vous donnez des libertés très répréhensibles au théâtre; votre monologue surtout contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence! » Eh! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure et l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû justifier ce que j'avois osé écrire? Que fais-je dire à Figaro, parlant à l'homme déplacé? *Que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse? Au lieu de ces inquisitions puérides et fatigantes, et qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en auroit jamais, si, comme en Angleterre, on étoit assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue, loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriroient en germant et ne se propageroient point. Ce qui multiplie les libelles est la foiblesse de les craindre; ce qui fait vendre les sottises est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro? *Que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des moralités insidieuses, ou

des maximes réfléchies aussi justes qu'encourageantes?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque, satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre? et si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes désirables, n'est-ce pas aller à son but?

La Folle Journée explique donc comment, dans un temps prospère, sous un roi juste et des ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs sans craindre de blesser personne. C'est pendant le règne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants rois; et, plus le gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse; chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions; nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature, qui fait notre gloire au dehors et nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque peuple tient à son culte et chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs, plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françoise et nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui jus-

tifie, en l'honorant, la protection que le gouvernement lui accorde.

Et, comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque, c'est alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres, les talens personnels et la considération héritée se disputer ce noble objet, et les archives académiques se remplir presque également de papiers et de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée*.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disoit un soir au spectacle : « Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre pièce, on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style. — De mon style, Monsieur? Si par malheur j'en avois un, je m'efforcerois de l'oublier quand je fais une comédie, ne connoissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit.

« Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation :—Songe à toi, Figaro, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vite, Chérubin, c'est le Comte que vous touchez. — Ah! Comtesse, quelle imprudence, avec un époux si violent!—Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnoîtrai Bazile, lequel n'a pas l'esprit de Figaro, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la

sensibilité de la Comtesse, qui n'a pas la gaieté de Suzanne, qui n'a pas l'espièglerie du Page, et surtout aucun d'eux la sublimité de Brid'oison. Chacun y parle son langage : eh ! que le dieu du naturel les préserve d'en parler d'autre ! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style. »

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de Figaro : *Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche !* A travers le nuage d'une conception indigeste ils ont feint d'apercevoir : *que je répands une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat, et il y a des choses qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté ; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre et comptant la gloire pour rien, je versois de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait justement compte d'un mot indiscretement échappé. Mais du soldat au colonel, au général exclusivement, quel imbécile homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet pour lesquels il fait la campagne ? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de Figaro. Que ce fou-là se montre, s'il existe ; nous l'enverrons étudier sous le philosophe Babouc, lequel éclaircit disertement ce point de discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, Figaro pouvoit également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite ; et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire sans jamais rien examiner, comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout affronter sur des ordres non motivés, *de tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de Figaro ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'auroit-ce été, bon Dieu ! si j'avois fait usage d'un mot qu'on attribue au grand Condé, et que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase ? A les croire, le grand Condé montra la plus noble présence d'esprit lorsqu'arrétant Louis XIV prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous besoin du bâton de maréchal ?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au roi devant toute son armée : « Vous moquez-vous donc, Sire, de vous exposer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune ! »

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du siècle, auroit compté pour rien l'honneur, le patriotisme et la gloire ! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure ! Il eût dit là un affreux mot ! et, si

j'en avois pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterois le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laissons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien, s'extasier sur une sottise qui n'a pu jamais être dite, et proscrire un mot juste et simple qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la Comtesse un certain couvent d'*Ursulines*. « *Ursulines!* a dit un seigneur joignant les mains avec éclat. *Ursulines!* a dit une dame en se renversant de surprise sur un jeune Anglois de sa loge; *Ursulines!* ah! Milord! si vous entendiez le françois!... — Je sens, je sens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougissant. — C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Ursulines!* Abbé, parlez-nous donc! L'abbé (toujours appuyée sur l'Anglois), comment trouvez-vous *Ursulines?* — Fort indécent! » répond l'abbé sans cesser de lorgner *Suzanne*. Et tout le beau monde a répété : *Ursulines est fort indécent*. Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayois d'établir que, dans l'événement de la scène, moins la Comtesse a dessein de se cloîtrer, plus elle doit le feindre et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie : ils ont pros crit mes *Ursulines!*

Dans le plus fort de la rumeur, moi, bonhomme! j'avois été jusqu'à prier une des actrices qui font

le charme de ma pièce de demander aux mécontents à quel autre couvent de filles ils estimoient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comtesse? A moi cela m'étoit égal, je l'aurois mise où l'on auroit voulu : aux *Augustines*, aux *Célestines*, aux *Clairettes*, aux *Visitandines*, même aux *Petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Ursulines*! Mais on agit si durement!

Enfin, le bruit croissant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avois mis : chacun alors, content de soi, de tout l'esprit qu'il avoit montré, s'est apaisé sur *Ursulines*, et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma pièce, et, s'ils sentoient seulement autant de joie à la déchirer que j'eus de plaisir à la faire, il n'y auroit personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point, et ils ne rient point à ma pièce parce qu'on ne rit point à la leur. Je connois plusieurs amateurs qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté, à un dialogue assez vif dont la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue et se dénoue sans cesse à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquans et variés qui

soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même spectacle (essai que nul homme de lettres n'avoit encore osé tenter!), que restoit-il à faire à de pauvres méchans que tout cela irrite? attaquer, poursuivre l'auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées : c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge et l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu touche peu; mais dans quatre vingts ans il portera son fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur sort au nôtre, et nos enfans sauront à quel prix on pouvoit amuser leurs pères.

Allons au fait; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter
Est-il avec fureur déchiré par les sots?
Recevoir, prendre et demander :
Voilà le secret en trois mots.

En effet, Figaro, parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes sévères. Je ne puis

le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je sur ce point ? Si c'est un mal, le remède seroit pire : il faudroit poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer, revenir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en françois entre l'*homme de la cour*, l'*homme de cour* et le *courtisan par métier*.

Il faudroit répéter qu'*homme de la cour* peit seulement un noble état ; qu'il s'entend de l'homme de qualité vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose ; que, si cet *homme de la cour* aime le bien par goût, sans intérêt ; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux et respecter des autres, alors cette acception reçoit un nouveau lustre, et j'en connois plus d'un que je nommerois avec plaisir s'il en étoit question.

Il faudroit montrer qu'*homme de cour*, en bon françois, est moins l'énoncé d'un état que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé, pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers, menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir, ne se faisant point d'ennemis, mais donnant, près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami pour assurer sa chute et le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourroit ralentir sa marche, souriant à ce qui lui déplaît et critiquant ce qu'il approuve selon les hommes qui l'écoutent ; dans les liaisons utiles de sa femme ou de sa maîtresse ne voyant que ce qu'il doit voir ; enfin...

Prenant tout, pour le faire court,
En véritable *homme de cour*.

LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *courtisan par métier*, et c'est l'homme dont parle Figaro.

Mais, quand j'étendrois la définition de ce dernier; quand, parcourant tous les possibles, je le montrerois avec son maintien équivoque, haut et bas à la fois, rampant avec orgueil, ayant toutes les prétentions sans en justifier une, se donnant l'air du *protégement* pour se faire chef de parti, dénigrant tous les concurrens qui balanceroient son crédit, faisant un métier lucratif de ce qui ne devoit qu'honorer, vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, etc., etc., et quatre pages d'*et cætera*, il faudroit toujours revenir au distique de Figaro : *Recevoir, prendre et demander : voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connois point; il y en eut, dit-on, sous Henri III, sous d'autres rois encore, mais c'est l'affaire de l'historien; et, quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siècle en sont comme les saints : qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais, puisque j'ai promis la critique de ma pièce, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui existe et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit; que ses mœurs basses et corrom-*

pues n'ont pas même le mérite d'être vraies. Et c'est ce qu'on lisoit dernièrement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique et torse avec laquelle un sbire qui n'a pas l'air de vous regarder vous donne du stylet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressembloit beaucoup à ma pièce, que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi; mais que, pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur basement jaloux; et que, si des ames pures, qui ne s'y reconnoissent point du tout, s'irritent contre ma pièce et la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères et sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espère, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille; ET J'AI FINI.



CARACTÈRES ET HABILLEMENS

DE LA PIÈCE

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là*, les grands traitoient en badinant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié. Mais, joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement des premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambe de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentimens contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée; rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de M^{lle} Saint-Val cadette.

Son vêtement des premier, second et quatrième actes est une lévite commode, et nul ornement sur la tête: elle est chez elle et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyoit autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettoit la moindre charge, il aviliroit un rôle que le premier comique du théâtre, M. Prévile, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en

saisir les nuances multipliées et pourroit s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a point vu M^{lle} *Constat* doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque appelée depuis par nos marchandes : à *la Suzanne*. Dans la fête du quatrième acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance du troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse qui se dissipe par degrés, de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière, un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été,

que par une jeune et très jolie femme ; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson ; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élançe à la puberté, mais sans projet, sans connoissances et tout entier à chaque événement ; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudroit peut-être que fût son fils, quoi-
qu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, aux premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans *le Barbier de Séville* ; il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans *le Barbier de Séville* ; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grace de plus qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperoit lourdement et joueroit à contresens s'il y cherchoit le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère, et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane ; une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au col, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge, mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou **ALGUAZIL.** Habit, manteau, épée de

Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes ; veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGÈRE. Son vêtement comme celui de *Fanchette*.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée

Placement des acteurs.

Pour faciliter les jeux du théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque scène le nom des personnages dans l'ordre où le spectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la scène, il est désigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'instant qu'il arrive. Il est important de conserver les bonnes positions théâtrales ; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers acteurs en produit bientôt un total dans le jeu des pièces, qui finit par assimiler les troupes négligentes aux plus foibles comédiens de société.

LA FOLLE JOURNÉE

OU LE

MARIAGE DE FIGARO

PERSONNAGES

- LE COMTE ALMAVIVA, grand cor-
régidor d'Andalousie. M. MOLÉ.
LA COMTESSE, sa femme. M^{lle} SAINT-VAL.
FIGARO, valet de chambre du Comte
et concierge du château M D'AZINCOURT.
SUZANNE, première camériste de la
comtesse et fiancée de Figaro . . . M^{lle} CONTAT.
MARCELINE, femme de charge. . . M^{me} BELLECOURT.
Et ensuite M^{lle} LA CHASSAIGNE.
ANTONIO, jardinier du château, on-
cle de Suzanne et père de Fanchette. M. BELMONT
FANCHETTE, fille d'Antonio. . . . M^{lle} LAURENT.
CHÉRUBIN, premier page du Comte. M^{lle} OLIVIER.
BARTHOLO, médecin de Séville. . . M. DESESSARTS.
BAZILE, maître de clavecin de la
Comtesse. M. VANHOVE.
DON GUZMAN BRID'OISON, lieu-
tenant du siège. M PRÉVILLE.
Et ensuite M. DUGAZON.
DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire
de Don Guzman. M. MARSY.
UN HUISSIER AUDIENCIER. . . . M. LA ROCHELLE.
GRIPPE-SOLEIL, jeune pastoureau. . M. CHAMPVILLE.
UNE JEUNE BERGÈRE. M^{lle} DANTIER.
PEDRILLÉ, piqueur du comte. . . . M. FLORENCE.

PERSONNAGES MUETS

TROUPE DE VALEIS. — TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

*La scène est au château d'Agua-Frescas, à trois lieues
de Séville.*



LA FOLLE JOURNÉE

OU LE

MARIAGE DE FIGARO

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. FIGARO, avec une toise, mesure le plancher. SUZANNE attachée à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange appelé *Chapeau de la mariée*.

SCÈNE PREMIÈRE

FIGARO, SUZANNE.



FIGARO.

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi, je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison seroit accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste! en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose, il n'a qu'à tinter du sien; crac! en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais, quand il aura *tinté* le matin pour te donner quelque bonne et longue commission, zeste! en deux pas il est à ma porte, et crac! en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudroit m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme;

c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile ! ô mon mignon ! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyois, bon garçon ! que cette dot qu'on me donne étoit pour les beaux yeux de ton mérite ?

FIGARO.

J'avois assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes !

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire !

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il étoit triste !

FIGARO.

Je le sais tellement que, si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien, s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *souriant.*

S'il y venoit un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avoit moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent; te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (*On sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi, Fi, Figaro. Rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en diroit demain mon mari? (*Figaro l'embrasse.*)

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défripant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, Monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO, *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, Monseigneur! mon cher Monseigneur! vous voulez m'en donner... à garder? Je cherchois aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade et m'établit courrier de dépêches. J'entends. Monsieur le comte! Trois promotions à la fois: vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Su-

zon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette, courrier! Pendant que je galoperois d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocity! Mais, Monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi, dans une cour étrangère c'est trop de moitié, c'est trop. Pour toi, Bazile! fripon mon cadet! je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... Non, dissimulons avec eux pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, Monsieur Figaro! D'abord, avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents; donner le change aux petites passions de monsieur le comte; étriller rondement monsieur du Bazile, et...

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

.... Héééé! voilà le gros docteur, la fête sera complète. Hé! bonjour, cher docteur de mon

cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah ! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela seroit bien généreux !

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire ?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule !

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé ! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur ? les gens de votre état sont bien durs ! pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'étoient des hommes ! Adieu, Marceline. Avez-vous toujours envie de plaider contre moi ?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est ?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle est toujours le même ! et, à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE *le retourne.*

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur ! toujours si grave et compassé qu'on pourroit mourir en attendant vos secours, comme on s'est mariée jadis malgré vos précautions

BARTHOLO.

Toujours amère et provocante ! Hé bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire ? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident ?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, Dieu merci ?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte : il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité ; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que Son Excellence a rendue nécessaire!

MARCELINE.

Pas tout à fait, mais dont Son Excellence voudroit égayer en secret l'événement avec l'épousée...

BARTHOLO.

De monsieur Figaro? c'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne!
Hé! qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si longtemps.

BARTHOLO.

Je me serois débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? Ne le devez-vous pas? Où est le souvenir de vos engagements? Qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié qui devoit nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien, n'en parlons plus. Mais, si rien n'a pu

vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers; parlons. Mais quel mortel abandonné du Ciel et des femmes...?

MARCELINE.

Eh! qui pourroit-ce être, Docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur, donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; semillant, généreux! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant, enfin; mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'auroit pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés, et si je ne craignois d'éventer un petit secret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous! Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : « Sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée, il le faut. » Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que, la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage ; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé, dans le temps, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah ! quelle volupté !

BARTHOLO.

De punir un scélérat...

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur, de l'épouser !

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'épouser ! l'épouser ! qui donc ? mon Figaro ?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien !

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère ! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder

MARCELINE.

Sans compter Monseigneur, dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, Madame ; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame ; où donc est l'amertume ? N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens ?

SUZANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, Madame.

SUZANNE.

Heureusement, la jalousie de Madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh ! cette façon, Madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout ! Innocente comme un vieux juge !

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de Monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, Madame ?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, Madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que Madame !

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais ! assez pour désoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Surtout bien respectable !

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes ! aux duègnes !

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline !

MARCELINE.

Allons, Docteur, car je n'y tiendrais pas. Bonjour, Madame. (*Une révérence.*)

SCÈNE VI.

SUZANNE, *seule.*

Alez, Madame ! allez, pédante ! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. —

Voyez cette vieille sibylle ! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de Madame, elle veut tout dominer au château ! (*Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venois prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah ! Suzon, depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas ! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monseigneur ?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque sottise !

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit rôle d'innocente pour la fête de ce soir ; il s'est mis dans une fureur en me voyant ! « *Sortez, m'a-t-il dit, petit...* » Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : « *Sortez, et demain vous ne*

touchez pas au château. » Si Madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'en est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ! moi ? c'est mon tour ! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret ?

CHÉRUBIN.

Ah ! Suzon, qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse ! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah ! Suzon, je donnerois... Qu'est-ce que tu tiens donc là ?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas ! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit ! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh ! que non pas. — *Son cœur !* Comme il est

familier donc ! Si ce n'étoit pas un morveux sans conséquence... (*Chérubin arrache le ruban.*) Ah ! le ruban !

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté, qu'il est perdu : tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien !... Rendez-vous le ruban ? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse ! ah ! laisse-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance, et, pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes momens, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encor amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat ! Vous croyez parler à votre Fanchette. On vous surprend chez elle, et vous soupirez pour Madame ; et vous m'en contez à moi par-dessus le marché !

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur ! je ne sais plus ce que je suis, mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent ; enfin, le besoin de dire à quelqu'un : *Je vous aime*, est devenu pour moi si pressant que

je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier, je rencontraï Marceline...

SUZANNE, *riant*.

Ah! ah! ah! ah!

CHÉRUBIN

Pourquoi non? Elle est femme! elle est fille! Une fille! une femme! Ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce, elle m'écoute au moins; tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE

C'est bien dommage! Écoutez donc Monsieur.
(*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant*.

Ah ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(*Il lui donne chasse à son tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant*.

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse, et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à Monseigneur: « C'est bien fait, Monseigneur; chassez-nous ce petit

voleur, renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer Madame et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup. »

CHÉRUBIN *voit le Comte entrer ; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu !

SUZANNE.

Quelle frayeur !

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché.*

SUZANNE *aperçoit le Comte.*

Ah ! (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon ! tu parlois seule, et ton petit cœur paroît dans une agitation .. bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvoit avec moi...

LE COMTE.

Je serois désolé qu'on m'y surprit ; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant

pour t'expliquer mes vues ; écoute. (*il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste ; et, comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah ! si j'osois parler !

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère ; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disois.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien ! lorsque Monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour ; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faisoit bien de la peine aux filles ! Ah ! Suzette ! ce droit charmant ! Si tu venois en jaser sur la brune au jardin, je mettrois un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, Monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix ?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse !

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas...

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici ?

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur étoit chez Madame, il en est sorti : je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher ! ah ! derrière ce fauteuil.. assez mal ; mais renvoie-le bien vite.
(Suzanne lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page ; mais, pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportoit, en couvre le page et se met devant le fauteuil.)

SCÈNE IX.

LE COMTE ET CHÉRUBIN, *cachés*,
SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'auriez-vous pas vu Monseigneur. Mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement*.

He! pourquoi l'aurois-je vu? Laissez-moi.

BAZILE *s'approche*.

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y auroit rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous.

LE COMTE, *à part*.

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie,

ce qu'on vous défendoit hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avois pensé...

SUZANNE, *outrée*.

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

Là là, mauvaise ! Dieu vous apaise ! il n'en sera que ce que vous voulez ; mais ne croyez non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à Monseigneur ; et, sans le petit page...

SUZANNE, *timidement*.

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait*.

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui, ce matin encore, rôdoit ici pour y entrer quand je vous ai quittée ; dites que cela n'est pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle imposture ! Allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On est un méchant homme parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère ?

SUZANNE, *en colère.*

Ah ! oui, pour moi !...

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour Madame ! En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux !... Mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas ; Monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? Je le dis parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment, tout le monde en parle !

SUZANNE ¹.

Ah ! Ciel !

BAZILE.

Ha ! ha !

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah ! que je suis fâché d'être entré !

SUZANNE, *troublée.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

1. Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Suzanne, Bazile.

LE COMTE, à *Bazile*.

Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement*.

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne !

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger !

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez ; je n'en usois ainsi que pour pénétrer ses sentimens, car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage ?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée*.

Où Monseigneur avoit sans doute affaire aussi !

LE COMTE, *gaiement*.

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement*.

Mais non ; j'allois chercher ton oncle Antonio , mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtemps à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtrée, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avoit derrière la porte une espèce de rideau, de portemanteau, de je ne sais pas quoi, qui couvroit des hardes ; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement, lever ce rideau (*pour imiter le geste, il lève la robe du fauteuil*), et je vois... (*Il aperçoit le page.*) Ah!...

BAZILE ¹.

Ha ! ha !

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne*.

A merveille , Mademoiselle : à peine fiancée , vous faites de ces apprêts ? C'étoit pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule ? Et vous, Monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquoit de vous adresser, sans respect pour

1. Suzanne, Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Bazile.

vosre marraine, à sa première camériste, à la femme de vosre ami ! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Étoit-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a ni tromperie ni victime ; il étoit là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisses-tu mentir en le disant ! Son plus cruel ennemi n'oseroit lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me prioit d'engager Madame à vous demander sa grâce. Vosre arrivée l'a si fort troublé qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas ! Monseigneur, j'étois tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! Je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre, que ce petit... serpent-là ! il nous écoutoit !

CHÉRUBIN.

Au contraire, Monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (A Suzanne.) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.

Il resteroit là devant toute la terre !

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

Beaucoup de valets, paysannes, paysans vêtus de blanc.

FIGARO, tenant une toque de femme garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la Comtesse.

Il n'y a que vous, Madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, Monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point ; mais, comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudroit qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame...

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'existe plus; que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami! L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance,

ah ! c'est la tyrannie d'un Vandale , et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO , *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature , de qui votre sagesse a préservé l'honneur , reçoive de votre main publiquement la toque virginale , ornée de plumes et de rubans blancs , symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages , et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE , *embarrassé.*

Si je ne savois pas qu'amoureux , poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO.

Joignez-vous à moi , mes amis.

Tous *ensemble.*

Monseigneur ! Monseigneur !

SUZANNE , *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE , *à part.*

La perfide !

FIGARO.

Regardez-la donc , Monseigneur ; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, Monsieur le comte, et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame, et c'est à ce titre que je me rends

Tous ensemble.

Vivat !

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remit à tantôt. (*A part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien, espiègle ! vous n'applaudissez pas ?

SUZANNE.

Il est au désespoir ; Monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas ! il est si jeune !

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant*.

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeoit tous.

SUZANNE.

Si Monseigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce seroit sûrement le premier qu'il voudroit racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé*.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte*.

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, Monseigneur, mais jamais la moindre indiscretion dans mes paroles...

LE COMTE, *embarrassé*.

Eh bien, c'est assez...

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement*.

C'est assez, c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin: je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous ensemble.

Vivat !

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah ! Monseigneur, demain.

LE COMTE insiste.

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection. (*Chérubin met un genou en terre devant la Comtesse, et ne peut parler.*)

LA COMTESSE, émue.

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave ; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se relève et retourne à sa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame !

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un

enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse ! Il est allié de mes parens, et, de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raison. (*Haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monseigneur ? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, Capitaine. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant. Dame ! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes ; plus d'échaudés, de goûters à la crème ; plus de main chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu ! basanés, mal vêtus ; un grand fusil bien lourd ; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire, et ne va pas broncher en chemin ; à moins qu'un bon coup de feu !...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur !

LA COMTESSE.

Quel pronostic !

LE COMTE.

Où donc est Marceline ? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres !

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra ?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisoit qu'il ne lui plût jamais !...

FANCHETTE.

Monsieur le Docteur lui donnoit le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le Docteur est ici ?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvoit venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avoit l'air bien échauffée ; elle parloit tout haut en marchant, puis elle s'arrêtoit, et faisoit comme ça, de grands bras... ; et monsieur le Docteur lui faisoit comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paroissoit si courroucée ! elle nommoit mon cousin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Cousin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier ?...

LE COMTE *interrompt.*

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce ; elle auroit troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*Haut.*) Allons, Madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé ?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon !

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

(*Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.*)

FIGARO.

Ah çà, vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite ; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant sans qu'il le voie le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester !

CHÉRUBIN.

Ah ! si je le voudrais !

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule ; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille ; un temps de galop jusqu'à la ferme ; reviens à pied par les derrières. Monseigneur te croira parti ; tiens-toi seulement hors de sa vue, je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle !

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc depuis huit jours que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grâce une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde ! Le père n'est pas satisfait ; la fille a été souffletée ; elle n'étudie pas avec vous. Chérubin ! Chérubin ! vous lui causerez des chagrins ! *Tant va la cruche à l'eau !...*

FIGARO.

Ah ! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes ! Eh bien, pédant ! que dit la sagesse des nations ? *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête pourtant, pas si bête !





ACTE II

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte, dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, LA COMTESSE, *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergère.*

FERME la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

F Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi! Suzon, il vouloit te séduire?

SUZANNE.

Oh, que non! Monseigneur n'y met pas tant de façons avec sa servante; il vouloit m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page étoit présent ?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venoit me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même ? est-ce que je l'aurois refusé, Suzon ?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit ; mais ses regrets de partir, et surtout de quitter Madame ! *Ah ! Suzon, qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenois, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant*.

Mon ruban ?... Quelle enfance !

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter ; Madame, c'étoit un lion ; ses yeux brilloient... « Tu ne l'auras qu'avec ma vie », disoit-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *révant*.

Eh bien, Suzon ?

SUZANNE.

Eh bien, Madame, est-ce qu'on peut faire finir

ce petit démon-là ? Ma marraine par-ci ; je voudrais bien par l'autre ; et , parce qu'il n'oseroit seulement baiser la robe de Madame, il voudroit toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, *révant.*

Laissons, ... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire ?

SUZANNE.

Que si je ne voulois pas l'entendre, il alloit protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève et se promène en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout. /

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie ?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère ! uniquement par orgueil. Ah ! je l'ai trop aimé ! je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour : voilà mon seul tort avec lui ; mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il ?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici !...

SUZANNE.

C'est que Madame parle et marche avec action.
(*Elle va ouvrir la croisée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant longtemps.*

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables !

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah ! voilà Monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied.*) On frappe, Suzon.

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'est mon Figaro ! ah, c'est mon Figaro !

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami, viens donc ! Madame est dans une impatience !...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne ? Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il ? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre jeune

femme aimable, il voudroit en faire sa maîtresse, et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel ?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras ?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marcelline ; quoi de plus simple encore ? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, c'est ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur ?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame ?

SUZANNE.

' Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe ? Or,

pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérions d'abord son ardeur de nos possessions en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'est déjà fait, Madame ; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi ! la tête vous tourne !

FIGARO.

Oh ! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux !...

FIGARO.

Tant mieux ; pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang ; c'est ce que les femmes entendent si bien ! Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur ?...

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'eusse osé crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie !

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinoit à se complaire avec la nôtre ! Il est déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci ? surveillera-t-il celle-là ? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste, il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant Madame.

SUZANNE.

Non ; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrr. Cela m'inquiète bien, ma foi ! Tu feras dire à Monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là ?

FIGARO.

Oh ! dame ! écoutez donc : les gens qui ne veulent

rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli !

LA COMTESSE.

Comme son idée. Vous consentiriez qu'elle s'y rendit ?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUZANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire ?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue ✓

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillées, qui se croisent. J'étois né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile !

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander : voilà le secret en trois mots. ✓

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disois donc ?...

FIGARO.

Que pendant l'absence de Monseigneur je vais vous envoyer le Chérubin ; coiffez-le, habillez-le, je le renferme et l'endoctrine ; et puis dansez, Monseigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.* /
Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite !... ce jeune homme qui va venir !...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe ?

LA COMTESSE *rève devant sa petite glace.*
Moi ?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Mais... c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre!...

SUZANNE, *riant*.

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle*.

Qu'est-ce que vous dites donc, Mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*; SUZANNE;
LA COMTESSE, *assise*.

SUZANNE.

Entrez, Monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant*.

Ah! que ce nom m'afflige, Madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir*.

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait*.

Ah! oui. Le bon jeune homme, avec ses longues paupières hypocrites! Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable; en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUZANNE *lui met le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! Madame, je suis si tremblant!...

SUZANNE, *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian. Dès que Madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare. (*La Comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit Page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée LA CONVERSATION ESPAGNOLE¹.)*

1. Chérubin, la Comtesse, Suzanne.

ROMANCE.

AIR : *Marlbrough s'en va-t-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 J'errois de plaine en plaine
 Au gré du destrier.

II^e COUPLET.

Au gré du destrier,
 Sans varlet n'écuyer ;
¹ Là, près d'une fontaine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine,
 Sentois mes pleurs couler.

III^e COUPLET.

Sentois mes pleurs couler,
 Prêt à me désoler ;
 Je gravois sur un frêne
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Sa lettre sans la mienne ;
 Le roi vint à passer.

IV^e COUPLET.

Le roi vint à passer,
 Ses barons, son clergier.
 « Beau Page, dit la reine,

1. Au spectacle, on a commencé la romance à ce vers, en disant : *Auprès d'une fontaine.*

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Qui vous met à la gêne?
 Qui vous fait tant plorer?

V^e COUPLET.

« Qui vous fait tant plorer?
 Nous faut le déclarer.
 — Madame et Souveraine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 J'avois une marraine,
 Que toujours adorai¹.

VI^e COUPLET.

Que toujours adorai ;
 Je sens que j'en mourrai.
 — Beau Page, dit la reine,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 N'est-il qu'une marraine?
 Je vous en servirai.

VII^e COUPLET.

Je vous en servirai ;
 Mon page vous ferai,
 Puis à ma jeune Hélène,
 (Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
 Fille d'un capitaine,
 Un jour vous marierai.

VIII^e COUPLET.

Un jour vous marierai.
 — Nenni n'en faut parler ;

1. Ici la Comtesse arrête le Page en fermant le papier.
 Le reste ne se chante pas au théâtre.

Je veux, trainant ma chaîne,
(*Que mon cœur, mon cœur a de peine!*)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler. »

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté..., du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guitare sur un fauteuil*¹.

Oh ! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah çà, Monsieur l'officier, vous a-t-on dit que, pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement ?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui*.

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entroit ?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc ? Je vais fermer la porte. (*Elle court.*) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

1. Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

SCÈNE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN *le lui montre.*

Hélas ! Madame, le voici ; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà ? L'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.* Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(Elle le lui rend.)

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà ?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disois. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE *s'assied près de la Comtesse*¹.

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux. Elle le coiffe.*) Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! J'en suis jalouse, moi! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça!

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (*Elle la retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? Un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que Madame l'ait vu. Je lui avois dit que je le dirois, déjà! Oh! si Monseigneur n'étoit pas venu, j'au-

1. Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

rois bien repris le ruban, car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang ! *Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeois la goulotte de mon cheval ; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette, . . la courbette, . . . la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah ! qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! Regardez donc, Madame. *(Elle les compare.)*

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

(Suzanne lui pousse la tête en riant : il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, à genoux; LA COMTESSE,
assise.

LA COMTESSE reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.

Pour mon ruban, Monsieur,... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus,... j'étois fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII.

CHÉRUBIN, à genoux; LA COMTESSE, assise;
SUZANNE.

SUZANNE, revenant.

Et la ligature à son bras? (*Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page.*)

SCÈNE IX.

CHÉRUBIN, à genoux; LA COMTESSE, assise.

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté m'auroit guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*Lui montrant le taffetas.*) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

...! Étrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorois cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai:

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure, à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oseroit...

LA COMTESSE *l'interrompt et lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant ! Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix.*) Qui frappe ainsi chez moi ?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE; LE COMTE,
en dehors.

LE COMTE, *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, *troublée, se lève.*

C'est mon époux ! grands dieux !... (*A Chérubin qui s'est levé aussi.*) Vous sans manteau, le col et les bras nus ! seul avec moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie !...

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que... je suis seule...

LE COMTE, *en dehors.*

Seule! Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, *cherchant.*

... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tueroit sur la place! (*Il court au cabinet de toilette, y entre et tire la porte sur lui.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, *seule, en ôte la clef et court ouvrir au Comte.*

Ah! quelle faute, quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer!

LA COMTESSE, *troublée.*

Je... je chiffonnois... Oui, je chiffonnois avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Ce n'est pas étonnant, ... pas étonnant du tout, ... je vous assure... Nous parlions de vous... Elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur?... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... bien méchants! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici : car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici.

(Le Page fait tomber une chaise dans le cabinet.)

Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, Monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande : j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle étoit passée chez elle!

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camériste?

LE COMTE.

Pour votre camériste, je ne sais ; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, Monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent ; mais voilà bien les soupçons les moins fondés ..

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE ; SUZANNE
entre avec des hardes et pousse la porte du fond.

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Il parle au cabinet.*) Sortez, Suzon ; je vous l'ordonne.
(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, Monsieur. Vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite ? Elle essayoit des hardes que je lui donne ca la mariant ; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.*)

LA COMTESSE, *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre (*Au Comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au-devant.*

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi, j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef seroit, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendroit la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, Madame: en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut...

(*Il marche pour sortir et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple apparemment ne sera pas refusée!

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! Monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliois la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond et en ôte la clef.*)

LA COMTESSE, *à part.*

O Ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*) et, quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, Monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (*Le Comte l'emmène et ferme la porte à la clef.*)

SCÈNE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE sort de l'alcôve, accourt au cabinet,
et parle à la serrure.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne;
ouvrez, et sortez

CHÉRUBIN sort¹.

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, effrayé.

Eh! par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait!
et nous serions perdues. Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien
haute. (*Il court y regarder.*)

1. Chérubin, Suzanne.

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage! Impossible! Ah ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô Ciel!

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux...

SUZANNE *le retient et s'écrie :*

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui, je m'y jetteroïis plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.*)

SCÈNE XV.

SUZANNE, *seule; un cri de frayeur.*

Ah! (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.*) Il est déjà bien loin. O le petit garnement! aussi leste que joli! Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plus tôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, Monsieur le comte, rompre la cloison si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot!

(*Elle s'y enferme.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE, *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois, voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh ! Monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominoit au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserois ; j'oublierois peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *au-devant.*

Arrêtez, Monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois ?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame ; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée*.

Eh bien, Monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement*.

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente en vérité, pour ce soir,... et je vous jure...

LE COMTE

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite*.

L'un que l'autre? c'est un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monsieur.

LE COMTE.

Hé! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer!

LE COMTE, *furieux*.

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! L'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! Monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *frappant du pied.*

(*A part.*) Je trouverai partout ce maudit page :
(*Haut.*) Allons, Madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin; il seroit parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se seroit pas si soigneusement caché, s'il n'y avoit rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet :*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras-le-corps, en l'éloignant.*

Ah! Monsieur, Monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce, et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE

/ Du désordre!

LA COMTESSE

Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus; il alloit essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! Ah! vous la garderez... longtemps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerois pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partoit : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre!

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, Monsieur, je me lèverai, je vous remettrai moi-même la clef du cabinet; mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour! Perfide!

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal, et puisse, après, tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O Ciel ! il va périr !

LE COMTE *ouvre la porte et recule.*

C'est Suzanne !

SCÈNE XVII

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

Je le tuerai ! je le tuerai ! Tuez-le donc, ce méchant page !

LE COMTE, *à part.*

Ah ! quelle école ! (*Regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement ?... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, *assise*; SUZANNE.SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

Remettez-vous, Madame, il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, *assise*; SUZANNE,
LE COMTE.LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame,... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.*

Et moi, Monseigneur?

*(La Comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.)*LE COMTE *s'approche*¹.

Quoi! Madame, vous plaisantiez?

1. Suzanne, la Comtesse assise, le Comte.

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Eh ! pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Quel affreux badinage ! et par quel motif, je vous prie ?...

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier ?

LE COMTE.

Ah ! Madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avoit qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion !...

SUZANNE.

Avouez, Monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE. .

Pourquoi donc ne sortois-tu pas lorsque je t'appelois ? Mauvaise !

SUZANNE.

Je me rhabillois de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et Madame, qui me le défendoit, avoit bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur ; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets ?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ seroit la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh ! quand cela seroit, Suzon, j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner ; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine !...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie ! je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame...

LE COMTE, *suppliant*.

Par pitié...

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet.... Il m'a tourné le sang !

LA COMTESSE.

Je n'avois pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez ?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en étoit ?

LA COMTESSE.

... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur ! lame à deux tranchans ! c'est toi qui payeras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentois à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerois que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien, de tout mon cœur, Comtesse; mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE *se lève.*

Elle l'étoit pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul. Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage étoit défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissois... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, Madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres ! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point !

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, Monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin ; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon ?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat ?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame !

LE COMTE.

Elle m'en a si sévèrement puni !

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle quand elle dit que c'est sa camériste !

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable ?

LA COMTESSE.

Ah ! Suzon, que je suis foible ! quel exemple je te donne ! (*Tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon ! Madame, avec eux ne faut-il pas toujours en venir là ?

(*Le Comte baise ardemment la main de sa femme.*)

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE,
LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disoit Madame incommodée. Je suis vite accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais, puisqu'il n'en est rien, Monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant pour m'accompagner l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château?

FIGARO.

La veiller? Elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurois pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie, qui t'accuse, me prouveroit déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites : nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? Vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avois écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monseigneur, quand il entreroit, que le petit page étoit dans ce cabinet où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro, le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO.

Moi, je dis... que je voudrois bien qu'on en pût dire autant de mon mariage, et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je

le veuille aussi ; mais à votre place, en vérité, Monseigneur, je ne croirois pas un mot de tout ce que nous vous disons !

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! A la fin, cela m'irrite !

LA COMTESSE, *en riant*.

Eh ! ce pauvre garçon ! pourquoi voulez-vous, Monsieur, qu'il dise une fois la vérité ?

FIGARO, *bas à Suzanne*.

Je l'avertis de son danger ; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas*

As-tu vu le petit page ?

FIGARO, *bas*.

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas*.

Ah ! pécaïre !

LA COMTESSE.

Allons, Monsieur le comte, ils brûlent de s'unir ; leur impatience est naturelle ; entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part*.

Et Marceline, Marceline... (*Haut.*) Je voudrois être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens ! Est-ce que je le suis ?

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE,
LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées
écrasées.*

Monseigneur! Monseigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres, et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro, alerte!

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier
Voilà comme on fait des jugemens... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et, si je ne buvois pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, Madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irois?

LE COMTE.

Comment donc ?

ANTONIO, *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre ?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence, tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, *impatiéti.*

Après ?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après, mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnoîttois l'homme ?

ANTONIO.

Oh ! que oui-da !... si je l'avois vu, pourtant !

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs ! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée ? Il

est inutile de chercher, Monseigneur : c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous ?

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard ? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là ? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindré et plus fluet !

FIGARO.

Certainement : quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'étoit plutôt... qui diroit, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire ?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh ! non ! je ne dis pas ça, je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirois de même.

LE COMTE.

Quelle patience !

FIGARO.

J'étois dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendois là ma

Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de Monseigneur et le grand bruit qui se faisoit ; je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet, et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier et le referme.*)

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvoit dans votre poche ?

FIGARO, *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non, sûrement... Mais c'est que j'en ai tant ; il faut répondre à tout... (*Il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle... Ne seroit-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?... Non, la voici... J'avois l'état des meubles du petit château dans l'autre poche...

(*Le Comte rouvre le papier qu'il tient.*)

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Ah! Dieu! Suzon, c'est le brevet d'officier!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne le devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro*¹.

Monsieur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO *le repousse*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

Ah! ah! ah! ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avoit remis et que j'ai oublié de lui rendre. Oh! oh! oh! oh! étourdi que je suis! Que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'auroit-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il... désiroit qu'on y fit quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

1. Antonio, Figaro, Suzanne, la Comtesse, le Comte.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas ?

FIGARO.

C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose.

Il dit que c'est l'usage ..

LE COMTE.

L'usage ! l'usage ! l'usage de quoi ?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valoit pas la peine...

LE COMTE *rouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*A part.*)

C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerois pas ? (*Il veut sortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage ?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, VALETS DU COMTE, SES VASSAUX.

MARCELINE, *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, Monseigneur ; avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens ? De quelle nature ? Expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête !...

(La Comtesse s'assied sur une bergère, Suzanne est derrière elle.)

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline ?

MARCELINE

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au Comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un

grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal ; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, Votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline ?

LE COMTE, *à part.*

Ah ! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce !

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits ! vos droits ! Il vous convient bien de parler devant moi, maître sot !

ANTONIO, *frappant dans sa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile, agent fidèle et sûr, allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE.

Pour son affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connois?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages, et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monseigneur, si cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel est ton nom et ton emploi?

GRIPPE-SOLEIL.

Je suis Grippe-Soleil, mon bon Seigneur; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le trouppiau, et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît, vas-y; mais vous (*à Bazile*), accompagnez Monsieur en jouant de la guitare,

et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la...

(Suzanne l'apaise de la main en lui montrant la Comtesse.)

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Grippe-Soleil en jouant?

LE COMTE.

C'est votre emploi; partez, ou je vous chasse.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté le Comte.*

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. *(A Figaro. Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.)*

FIGARO *le suit.*

Conclure! Oh! va, ne crains rien, quand même

tu ne reviendrais jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... Allons, gai! haut la-mi-la pour ma fiancée. (*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.*)

SÉGUEDILLE : *Air note.*

Je préfère à richesse
 La sagesse
 De ma Suzon;
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon.

Aussi sa gentillesse
 Est maîtresse
 De ma raison;
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon,
 Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE.

Ah! Madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! Il s'est terni tout à coup; mais ce n'a été qu'un nuage, et, par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! Léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvois rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut pour mentir sans qu'il y paroisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe? et s'il trouvoit cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE se lève.

Attends... Au lieu d'une autre ou de toi, si j'y allois moi-même?

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y auroit personne d'exposé,... le comte alors ne pourroit nier .. Avoir puni sa jalousie et lui prouver son infidélité! cela seroit .. Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais, surtout, que personne...

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudroit mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne, que j'aïlle y rêver sur la terrasse. (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, seule.

Il est assez effronté, mon petit projet! (*Elle se retourne.*) Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'ou-

bliois! (*Elle le prend sur sa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus,... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! Monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... Et moi, que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE

(*La Comtesse met furtivement le ruban dans son sein.*)

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant, votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout, et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse.*)

(*Elles sortent.*)

Pendant l'entr'acte des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et des sièges pour Brid'oison et d'autres juges des deux côtés de l'estrade du Comte.





ACTE III

Le théâtre représente une salle du château appelée Salle du trône et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et, dessous, le portrait du roi.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, PEDRILLE, *en veste et botté,
tenant un paquet cacheté.*



LE COMTE, *vite.*

'AS-TU bien entendu?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul, criant*

Pedrille!

SCÈNE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

Excellence ?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait jusqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé

PEDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui, surtout depuis quel temps.

PEDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PEDRILLE.

Et s'il n'y étoit pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte. Allez.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul, marche en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile !... La colère n'est bonne à rien. Ce billet, remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse... La camériste enfermée quand j'arrive... La maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie... Un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obscurité !... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? Mais la comtesse ! Si quelque insolent attentoit... Où m'égaré-je ? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! Elle s'amusoit ; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! Elle se respecte, et mon honneur... où diable on l'a placé ! De l'autre part, où suis-je ? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret ? Comme il n'est pas encore le sien !... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie ? J'ai voulu vingt fois

y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution ! Si je la voulois sans débat, je la désirerois mille fois moins. Ce Figaro se fait bien attendre ! il faut le sonder adroitement (*Figaro paroît dans le fond ; il s'arrête*), et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCÈNE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, à part.

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, à part.

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, à part.

Les amours de monsieur Bazile ?

LE COMTE.

... Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, à part.

Ah ! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE se retourne.

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO *s'avance.*

Moi qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisais : *Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *se promène.*

Sa femme!... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter Monsieur quand je le fais appeler ?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étois sali sur ces couches en tombant, je me changeois.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques, ici,... sont plus longs à s'habiller que les maîtres !

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les aider.

LE COMTE.

... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avoit forcé tantôt de courir un danger inutile en vous jetant...

FIGARO.

Un danger ! On diroit que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet ! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena* ; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons ! Je me trouve là par hasard : qui sait, dans votre emportement, si...

LE COMTE, *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor ? (*A part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci*.

Ce n'est pas ce que je voulois dire, laissons cela. J'avois... oui, j'avois quelque envie de t'emmenner à Londres, courrier de dépêches ;... mais, toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglois.

FIGARO.

Je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam*.

LE COMTE.

Hé bien ?

FIGARO.

Diab! c'est une belle langue que l'anglois ; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras : entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon (*il tourne la broche*), *God-dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de claret, rien que celui-ci (*il débouche une bouteille*), *God-dam!* on vous sert un

pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière et tortillant un peu des hanches : mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *God-dam* ! elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglois, à la vérité, ajoutent par-ci par-là quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; et si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part*.

Il veut venir à Londres, elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part*.

Il croit que je ne sais rien, travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avoit la comtesse pour me jouer un pareil tour ?

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout et la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

... Autrefois tu me disois tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, Monsieur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vau mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? La foule est là; chacun

veut courir ; on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse ; arrive qui peut, le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? (*A part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *à part.*

A mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité je ne serai pas le courrier étreigné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcheroit de l'emmenner à Londres ?

FIGARO.

Il faudroit la quitter si souvent que j'aurois bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrois un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur serit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

... Il ne faudroit qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglois : le fond de la langue !

FIGARO.

Oui, s'il y avoit ici de quoi se vanter ; mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes et paroître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage, répandre des espions et pensionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

LE COMTE.

Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers ; mais, comme je les crois un peu germanes, en fasse qui voudra ! *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, à part.

Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, à part.

Je l'enfile et le paye en sa monnoie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline ?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes ?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le magistrat s'oublie et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgent aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante ?

FIGARO.

Eh ! qui le sait, Monseigneur ? *Tempo è galant' uomo*, dit l'italien ; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit ; il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi ; qu'a-t-il appris ?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Dom Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison?

FIGARO.

Eh! sans doute. C'est le juge ordinaire, le lieutenant du siège, votre prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(Le Laquais sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

... Est-ce là ce que Monseigneur vouloit?

LE COMTE, *revenant à lui*

Moi?... je disois d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé! qu'est-ce qu'il manque? le grand fauteuil

pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Le maraud m'embarrassoit! en disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer? Soyez amis, soyez amans, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur,... pardon, Monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère?

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose, apparemment?

SUZANNE, *timidement*.

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourois vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurois rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne*.

Non, non, gardez-le pour vous-même, il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux*.

Monseigneur, j'avois cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés*.

Eh! n'est-ce pas mon devoir d'écouter Son Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l'avoir pas dit plus tôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin?... Et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part...?

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile...?

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout, hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant*

Ah! charmante! Et tu me le promets? Si tu manquois à ta parole, entendons-nous, mon cœur :

point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi point de mariage, point de droit du seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? D'honneur, j'en raffolerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurois-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi.

(Il s'enfuit.)

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à Madame.

SCÈNE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne, Suzanne! Où cours-tu donc si vite en quittant Monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah! mais, dis donc...

SCÈNE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

*Tu viens de gagner ton procès! Je donnois là dans un bon piège! O mes chers insolens! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais, s'il alloit payer la duègne... Avec quoi? S'il payoit .. Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne en Figaro un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto... (*Il voit entrer Marceline, etc.*)*
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, à *Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire

BRID'OISON, *en robe et bégayant un peu.*

Eh bien, pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entends, *et cætera*, le reste.

MARCELINE.

Non, Monsieur, point d'*et cætera*.

BRID'OISON.

J'en-entends; vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien; vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, Monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh mais, j'en-entends fort bien; et lui, veu-eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, Monsieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, Monsieur. *A Bartholo.* Où sommes-

nous! (*A Brid'oison*). Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant*.

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON;
FIGARO *rentre en se frottant les mains*.

MARCELINE, *montrant Figaro*.

Monsieur, contie ce malhonnête homme.

FIGARO, *très gaiement, à Marceline*.

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, Monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part.

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, Monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils, le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage. A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main, le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, Monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avois cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois et que tu-u ne payes pas?...

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devois pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. Eh mais, qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE,
BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie :*

Monseigneur, Messieurs !

LE COMTE.

En robe ici, Seigneur Brid'oison ! ce n'est qu'une affaire domestique. L'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, Monsieur le Comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle ; parce que la forme, voyez-vous, la forme ! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme !

LE COMTE, *à l'Huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience !

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête*; LE COMTE *s'assied sur le grand fauteuil*; BRID'OISON, *sur une chaise à côté*; LE GREFFIER, *sur le tabouret derrière sa table*; LES JUGES, LES AVOCATS, *sur les banquettes*; MARCELINE, *à côté de BARTHOLO*; FIGARO, *sur l'autre banquette*; LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière*.

BRID'OISON, à *Double-main*.

Double-main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier*.

Noble, très noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de los Altos, y montes fieros, y otros montes, contre Alonzo Calderon, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue et rejette sur l'autre.*

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier*.

André Petruchio, laboureur, contre le receveur

de la province. Il s'agit d'un forçement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi.

Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent.*

Barbe-Agar-Raab-Magdelaine-Nicole-Marceline de Verte-allure, fille majeure (Marceline se lève et salue), contre Figaro... nom de baptême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme ? Què-el patron est-ce là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre Anonyme *Figaro. Qualités ?*

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (*Le Greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le Ciel l'eût voulu, je serois fils d'un prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, Messieurs !

DOUBLE-MAIN *lit.*

... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-allure*. Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siècle.

FIGARO.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus ; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir Messieurs ; plus boursoufflés après que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*. Moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur et n'avez que la défense. Avancez, Docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant*.

Silence!

BARTHOLO *lit*.

Je soussigné reconnois avoir reçu de damoiselle, etc... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château, et je l'épouserai, par forme de reconnoissance, etc. Signé Figaro, tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (Il plaide. Messieurs,... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour! et, depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, *interrompant*.

Avant d'aller plus loin, Avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro*.

Qu'oppo..., qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, Messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce : car il n'est pas dit dans l'écrit : *laquelle somme je lui rendrai ET je l'épouserai*; mais : *laquelle somme je*

lui rendrai, *OU* je l'épouserai, ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il *ET*, dans l'acte ; ou bien *OU* ?

BARTHOLO.

Il y a *ET*.

FIGARO.

Il y a *OU*.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr, car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) E. e. e. *damoiselle* e. e. e. *de Verte-allure* e. e. e. Ah ! laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... *ET*... *OU*... *ET*... *OU*... Le mot est si mal écrit... il y a un pâté...

BRID'OISON.

Un pâ-â-té ? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative *ET* qui lie les membres corrélatifs de la phrase ; je payerai la demoiselle, *ET* je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative *OU* qui sépare lesdits membres ; je payerai la donzelle, *OU* je l'épouserai : à pédant, pédant

et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme jè lui rendrai dans ce château où je l'épouserai; c'est ainsi qu'on diroit, Messieurs : vous vous ferez saigner dans ce lit où vous resterez chaudement, c'est dans lequel. Il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin, dans lesquels on mêlera. Ainsi château où je l'épouserai, Messieurs, c'est château dans lequel...*

FIGARO.

Point du tout; la phrase est dans le sens de celle-ci : *ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin; ou bien le médecin, c'est incontestable. Autre exemple : ou vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront; ou bien les sots, le sens est clair : car, audit cas, sots ou méchans sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc*

que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la payerai dans ce château, *virgule*, ou je l'épouserai...

BARTHOLO, *vite*.

Sans virgule.

FIGARO, *vite*.

Elle y est. C'est, *virgule*, Messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, *regardant le papier, vite*.

Sans virgule, Messieurs.

FIGARO, *vite*.

Elle y étoit, Messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vite*.

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vite*.

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. *(Les juges se lèvent et opinent tout bas.)*

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant*.

Silence!

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes!

FIGARO.

Est-ce votre cause, Avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendroient impunément des insolens privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

(Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, à *Marceline*, montrant les juges.

Qu'ont-ils à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas*, d'un ton sombre.

J'en ai peur.

FIGARO, gaiement.

Courage, *Marceline*!

DOUBLE-MAIN se lève; à *Marceline*.

Ah! c'est trop fort! Je vous dénonce, et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE s'assied.

Non, Greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle. Un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques; c'est assez des autres abus! J'en vais

corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois ! Que peut requérir la demanderesse ? Mariage à défaut de paiement ; les deux ensemble impliqueroient...

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs !

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence !

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder sa personne ; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais, comme le texte dit : *laquelle somme je payerai à la première réquisition, ou bien j'épouserai, etc.*, la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monseigneur !

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, Messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre*;
MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO
BRID'OISON.

MARCELINE *s'assied.*

Ah ! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins, je suis vengé ; cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devoit s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient ! (*Au Comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez ?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé !

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (*Le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens ?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps ; je suis bien près de les revoir : il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! c'est quelque enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur ; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE revient.

Volé, perdu ? La preuve. Il crieroit qu'on lui fait injure !

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et bijoux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueroient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avoit prise de me faire des marques distinctives témoigneroit assez combien j'étois un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieu ! c'est lui !

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui ? lui !

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus élevé par des bohémiens ?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon Docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

... Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mère

LE COMTE.

Sa mère !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, montrant Bartholo.
Voilà ton père.

FIGARO, désolé.

O o oh ! aïe de moi !

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, à part.

Sa mère !

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épousera pas.

 BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous ! Et votre fils ? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étois fou. Si pareils souvenirs engageoient, on seroit tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardoit de si près, per-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

 Ce qui suit, enfermé entre ces deux index, a été retranché par les Comédiens Français aux représentations de Paris.

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit. Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées ! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste ! J'étois née, moi, pour être sage, et je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais, dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ? Tel nous juge ici sévèrement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées !

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la règle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes ! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse ; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles ? Elles avoient un droit naturel à toute la parure des femmes ; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder jusqu'aux soldats !

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire : leurrées de respects apparens, dans une servitude réelle, traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes ! Ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison !

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison !

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste ? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils ; gai, libre et bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton

avis. Qu'on est sot, en effet ! Il y a des mille mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée où j'ai, par hasard, attrapé quelque chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irois me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! Tant pis pour qui s'en inquiète ! Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours quoi qu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. 

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange !

BRID'OISON, à Figaro.

Et la noblesse et le château ? Vous im-POSEZ à la justice ?

FIGARO.

Elle alloit me faire faire une belle sottise, la justice ! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois Monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père ! Mais, puisque le Ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO,
MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE,
ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez ; qu'on ne les marie pas : je viens payer Madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse ! Il semble que tout conspire...

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE,
FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère,
dit à Suzanne.*

Ah ! oui, payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE *se retourne.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiement.*

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir.

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous, sa mère! (*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure ?

FIGARO.

... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée*.

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompoit que de motif ; c'étoit le sang qui me parloit.

FIGARO.

Et moi le bon sens, ma mère, qui me servoit d'instinct quand je vous refusois, car j'étois loin de vous haïr ; témoin l'argent...

MARCELINE *lui remet un papier*.

Il est à toi ; reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourse*.

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée*.

Fille assez malheureuse, j'allois devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères ! Embrassez-moi, mes deux enfans ; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah ! mes enfans, combien je vais aimer !

FIGARO, *attendri, avec vivacité*.

Arrête donc, chère mère ! arrête donc ! Voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connoisse ? Elles sont de

joie, au moins. Mais quelle stupidité ! j'ai manqué d'en être honteux ; je les sentois couler entre mes doigts, regarde [*il montre ses doigts écartés*] ; et je les retenois bêtement ! Va te promener, la honte ! Je veux rire et pleurer en même temps ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. *Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre* !.)

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon cher ami !

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien, moi, je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier ! Atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, savez ! Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ? puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle !

1. Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison.

ANTONIO, à *Bartholo*.

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*A Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah, mon oncle!...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécile? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO,
MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, à *Figaro*.

Et cherche à présent qui t'adopte. (*Il veut sortir.*)

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras-le-corps, le ramène.*

Arrêtez, Docteur, ne sortez pas.

FIGARO, à *part*.

Non, tous les sots de l'Andalousie sont, je crois, déhainés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE ¹, à *Bartholo*.

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, à *Bartholo*.

De l'esprit, des talens, de la figure.

FIGARO, à *Bartholo*.

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, le caressant.

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, le caressant.

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, attendri.

Papa! bon papa! petit papa! voilà que je suis plus bête encore que Monsieur, moi. *Montrant Brid'oison.* Je me laisse aller comme un enfant. *Marceline et Suzanne l'embrassent.* Oh! non, je n'ai pas dit oui. *Il se retourne.* Qu'est donc devenu Monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinoit quelque autre intrigue, il faudroit tout recommencer.

Tous ensemble.

Courons, courons.

(Ils entraînent Bartholo dehors.)

1. Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.

SCÈNE XX.

BRID'OISON, *seul.*

Plus bê-ête encore que Monsieur ! On peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... I-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci (*Il sort.*)





ACTE IV

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE PREMIÈRE

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras-le-corps.*

En bien ! amour, es-tu contente ? Elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère ! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé ; il n'y a que Monseigneur qui rage, car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange ?

FIGARO

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une

dot arrachée à l'Excellence ; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivoit ; j'étois tourmenté par une furie ! tout cela s'est changé pour nous dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étois comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parens ; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étois gagnés, mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avois disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée !

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite. Ainsi va le monde : on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudroit avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour... (*Il la reprend tendrement à bras-le-corps.*)

SUZANNE.

Ah ! c'est le seul qui m'intéresse !

FIGARO.

Permetts donc que, prenant l'emploi de la folie,

je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte, et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant*.

L'Amour et toi ?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne cherchez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu n'y prends, je veux bien que mille millions de galans....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie !

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on plusieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on fait sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire ; et celles qu'on vante sans y ajouter foi, car toute vérité n'est pas bonne à croire ; et les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le

dernier mot de nos marchands : cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle ; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt, n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde, et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder que je n'ai de peine à le rompre ; il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité ?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans, moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses ; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (*Il veut l'embrasser.*)

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! j'avois raison de le dire ; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

(*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame ; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah ! vous changez d'avis ?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine !

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame ! eh ! que croyez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Qu'enfin d'accord avec le comte, il vous fâche

à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi.

(Elle veut sortir.)

SUZANNE se jette à genoux.

Au nom du Ciel espoir de tous ! vous ne savez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez !...

LA COMTESSE la relève.

Hé mais... je ne sais ce que je dis ! En me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole à ton mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. *(Elle la baise au front.)* Où est ton rendez-vous ?

SUZANNE lui baise la main.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, montrant la table.

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire !

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame ! au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. *Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.*)

« Chanson nouvelle, sur l'air : ... *Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands marronniers... Qu'il fera beau, ce soir...* »

SUZANNE écrit.

Sous les grands marronniers... Après ?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE relit.

C'est juste. *(Elle plie le billet. Avec quoi cacher ?)*

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Écris sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE écrit en riant.

Ah ! *le cachet !...* Celui-ci, Madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, avec un souvenir douloureux.

Ah !

SUZANNE cherche sur elle.

Je n'ai pas d'épingle, à présent !

LA COMTESSE détache sa lévite.

Prends celle-ci. *(Le ruban du page tombe de son sein à terre.)* Ah, mon ruban !

SUZANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur ! Vous avez eu la cruauté ?...

LA COMTESSE.

Falloit-il le laisser à son bras ? c'eût été joli !
Donnez donc !

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette... Le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN, *en fille* ;
FANCHETTE et BEAUCOUP DE JEUNES FILLES *habillées comme elle et tenant des bouquets* ; LA
COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes ! Je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connoître toutes.
(*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

UNE BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, Madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin et le baise au front.*) Elle en rougit ! (*A Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon, ... qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah ! Ce baiser-là m'a été bien loin !

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, *au milieu d'elles* ;
FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE,
LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi, je vous dis, Monseigneur, qu'il y est. Elles l'ont habillé chez ma fille ; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. *Il s'avance, et, regardant toutes les filles, il reconnoît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le cha-*

peau d'ordonnance et dit : Eh! parguenne, v'là notre officier!

LA COMTESSE *recule.*

Ah! Ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disois là-haut que c'étoit lui!...

LE COMTE, *en colère.*

Eh bien, Madame?

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serois coupable, en effet, si je dissimulois encore. Il étoit descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant: votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdimement.*

Ah ! Monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : « Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, *rougissant.*

Moi ! j'ai dit cela ?

FANCHETTE.

Oui, Monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page !

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, à votre tour ; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épui-
sez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, Monseigneur ? Dame ! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte. . Ce n'est pas pour la conséquence ; mais c'est que Madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi !

SCÈNE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO,
FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE.

FIGARO.

Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE

Vous, danser ! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit !

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu ; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.* Allons, mes belles, allons !

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très heureux, sans doute, autrement...

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, seroit resté en l'air ! *Aux jeunes filles.* Venez-vous, Mesdemoiselles ?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce temps le petit page galopait sur son cheval à Séville ?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas !...

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche ?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément ; mais quelle enquête ! (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles !

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici un qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin !... (*A part.*) Peste du petit fat !

ANTONIO.

Y es-tu maintenant ?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Eh ! qu'est-ce qu'il chante ?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas ; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *révant.*

Ah ! s'il le dit..., cela se peut ! Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui ?

FIGARO.

Pourquoi non ? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ; et, quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment, deux à la fois !

FIGARO.

On auroit sauté deux douzaines ; et qu'est-ce que cela fait, Monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé ? (*Aux jeunes filles.*) Ah ça, voulez-vous venir, ou non ?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie ? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras.

(*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul,
la tête baissée.*)

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux ? (*Au page.*) Pour

vous, Monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdimement.*

M'ennuyer ! J'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau et s'enfuit.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

(*La Comtesse s'évente fortement sans parler.*)

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, sans doute ; aux enfans tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirois en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part*.

La noce ! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(Le Comte et la Comtesse s'assoient vers un des côtés de la galerie.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis* ; *l'on joue les FOLIES D'ESPAGNE d'un mouvement de marche.*
(Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS et PAYSANNES *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES, *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants et le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à Suzanne, comme étant celui qui la marie à Figaro.*

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour Marceline.*

FIGARO donne la main à Marceline, comme celui qui doit la remettre au Docteur, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à Suzanne et à Marceline.

LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango (air noté) avec des castagnettes ; puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle Antonio conduit Suzanne au Comte ; elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant. (Air noté.)

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
 D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
 Préférant au plaisir la plus noble victoire,
 Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient ; puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque ; elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein ; on

achève de chanter le duo ; la fiancée se relève et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du Comte et se retire avec elle à l'autre côté du salon, près de Marceline. On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps.)

LE COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein ; mais, en le sortant, il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :

LE COMTE.

(Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout ! *(Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)*

FIGARO, qui a tout vu, dit à sa mère
et à Suzanne :

C'est un billet doux qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il étoit cacheté d'une épingle qui l'a outrageusement piqué.

(La danse reprend. Le Comte, qui a lu le billet, le retourne ; il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre et retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, à Suzanne et Marceline.

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête!

(Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.)

(Figaro conduit Marceline au Comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le Comte prend la toque et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivans :

L'HUISSIER, criant à la porte.

Arrêtez donc, Messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes! (Les gardes vont vite à cette porte.)

LE COMTE, se levant.

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne?... Elle reviendra. (A part à Suzanne.)

Allons changer d'habits. *(Elle sort avec Suzanne.)*

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter !

SCÈNE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comtesse et Suzanne*; BAZILE, *tenant sa guitare*; GRIPPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin. (Air noté.)*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
 Qui blâmez l'amour léger,
 Cessez vos plaintes cruelles,
 Est-ce un crime de changer ?
 Si l'Amour porte des ailes,
 N'est-ce pas pour voltiger ?
 N'est-ce pas pour voltiger ?
 N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos : notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE, *montrant Grippe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Mon-

seigneur, en amusant Monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai, à mon tour, réclamer sa justice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah ! Monseigneur ! il ne m'a pas amusé du tout, avec leux guenilles d'ariettes.

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, Monseigneur, la main de Marceline ; et je viens m'opposer...

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il longtemps que Monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer Madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Eh ! pourquoi ? laisse-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis... ?

FIGARO.

Nous, amis ?

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE, *vite.*

Et lui des vers comme un journal ?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette !

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette !

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio !

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE, *assis.*

Insolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvoit !

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailer.

BAZILE.

Il le répète!

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince, pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin! puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur; ou, si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, à *Marceline*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que, si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterois par complaisance.

TOUS ENSEMBLE

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne!

TOUS ENSEMBLE, *montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, à *Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chère mère!

BAZILE.

Qu'y auroit-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que Monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. *(Il se lève.)*

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

Tous *ensemble.*

Vivat! *(Ils sortent.)*

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(Il veut sortir avec les autres.)

SCÈNE XII.

GRIPPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE,
LE COMTE.

GRIPPE-SOLEIL, à *Figaro*.

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant*.

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement*.

Et la comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Grippe-Soleil? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands marronniers! belle idée! (*En s'en allant, à part.*) Ils alloient incendier mon rendez-vous!

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quei excès d'attention pour sa femme!

(*Il veut sortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi un sentiment mal dirigé m'avoit rendu injuste envers ta charmante femme; je la supposois d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avoit toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connoissiez mal votre fils de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO.

..... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et, si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura longtemps travaillé... (*Il se retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.*)

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

E-e-eh!... ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'est malhon-
nête.

FIGARO.

Il est vrai ; mais, comme cela est utile, on fait
aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardois si quelqu'un étoit là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne ! vous savez bien
qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc ?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort
bien où il est ; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine ?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. C'est... ce n'est
qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement*.

Une épingle ! une épingle !... et de quelle part,
coquine ? A votre âge vous faites déjà un mét...
(*Il se reprend, et dit d'un ton doux.*) Vous faites

déjà très bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine; tiens, ta petite épingle est celle que Monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servoit à cacheter un petit papier qu'il tenoit; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment Monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *Tiens, petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands marronniers.*

FIGARO.

Des grands...?

FANCHETTE.

Marronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : *Prends garde que personne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine; heureusement per-

sonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Suzanne que Monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirois-je plus? Il me prend pour un enfant, mon cousin. (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien, ma mère?

MARCELINE.

Eh bien, mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choses!...

MARCELINE.

Il y a des choses! Eh! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'étoit donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir!

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie! Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et, si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, *vivement.*

Oh! ma mère! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi! Je ne m'étonne plus s'il avoit tant d'humeur sur ce feu! Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! Abîmons tout sur un soupçon! Qui t'a prouvé, dis moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va; ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyois plus fort en jugement!

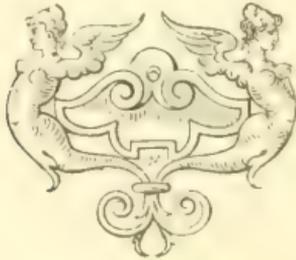
FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère; elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère! (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

MARCELINE, *seule.*

Adieu ; et moi aussi je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la ; elle est si jolie créature ! Ah ! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce fier, ce terrible .. *(en riant)* et pourtant un peu nigaud de sexe masculin. *(Elle sort.)*





ACTE V

Le théâtre représente une salle de marronniers dans un parc ; deux pavillons , kiosques ou temples de jardins , sont à droite et à gauche ; le fond est une clairière ornée , un siège de gazon sur le devant . Le théâtre est obscur .

SCÈNE PREMIÈRE.

FANCHETTE, seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée.

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. S'il alloit ne pas venir à présent ; mon petit rôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne vouloient pas seulement me donner une orange et deux biscuits ! « Pour qui, Mademoiselle ? — Eh bien, Monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh ! nous savons. » Et quand ça seroit ; parce que Monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim ? Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue !... Que

sait-on ? Il me le rendra peut-être. (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner ; elle fait un cri.*) Ah !... (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche.*)

SCÈNE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu* ; BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'est Fanchette ! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche :*)
Bonjour, Messieurs, bonsoir ; êtes-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près ?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh ! quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conspirateur !

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château ?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allons là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Messieurs; c'est ici, sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous; je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-allure* du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours, ou, par la mort que je voudrois tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (*Il secoue le bras de Grippe-Soleil.*)

GRIPPE-SOLEIL *s'en va en criant et pleurant.*

A, a, o, oh! Damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le Ciel vous tienne en joie, Monsieur du marié!

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.*

O femme! femme! femme! créature foible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper? Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressois devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il rioit en lisant, le perfide! et moi, comme un benêt!... Non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas,... vous ne l'aurez pas!.. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places : tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter!... On vient,... c'est elle!... Ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de

①
ou
ne vol
et d
La 120

plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! — Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre ; me fustige-je mis une corde au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc : et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *Chiens de Chrétiens !* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusoient ; mon terme étoit échu, je voyois de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la

valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. *(Il se lève.* Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirois... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. *(Il se rassied.)* Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun

autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'alloit saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restoit plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leurs maisons en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurois bien pu me remonter ; je commençois même à comprendre que pour gagner du bien le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais, comme chacun pilloit autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittois le monde, et vingt brasses d'eau m'en alloient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglois ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnoit, je le marie, et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (Il se lève en

s'échauffant.) On se débat : c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi ; non, ce n'est pas nous : eh mais ! qui donc ? *(Il retombe assis.)* O bizarre suite d'événemens ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses, et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouer, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé.. Désabusé !... Suzon, Suzon, Suzon ! que tu me donnes de tourmens ! — J'entends marcher... On vient. Voici l'instant de la crise.

(Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon*; SUZANNE, *avec ceux de la Comtesse*; MARCELINE.

SUZANNE, *bas à la Comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y seroit.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

Madame tremble! est-ce qu'elle auroit froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut*.

Si Madame n'avoit pas besoin de moi, je prendrois l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut*.

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut*.

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part*.

Ah! oui, le serein!

(Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE,
LA COMTESSE, SUZANNE.

(Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.)

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la, etc.

J'avois une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part*.

Le petit page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promène ici ; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette... C'est une femme !

LA COMTESSE *écoute.*

Ah ! grands dieux !

CHÉRUBIN *se baisse en regardant de loin.*

Me trompé-je ? à cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivoit !...

(Le Comte paroît dans le fond.)

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne. Eh ! pourrois-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, surtout au battement de mon cœur ! *(Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse, elle la retire.)*

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avoit conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt ?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*
N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est Monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étois derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez...?

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?

CHÉRUBIN.

Oh! que oui, j'oserai! Tu prends sa place auprès de Monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandean!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

(*Chérubin veut embrasser la Comtesse. Le Comte se met entre deux et reçoit le baiser.*)

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah! Ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousois une jolie mignonne!

(*Il écoute.*)

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du Comte.*

(*A part. C'est Monseigneur. (Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.)*)

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE,
SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser...

(Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant
la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut de l'autre côté.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, *à la Comtesse, qu'il prend pour
Suzanne.*

Entend-on quelque chose à ce page! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeoit de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... *(A la*

Comtesse.) Mais laissons cette bizarrerie ; elle empoisonneroit le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*
L'espérez-vous ?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet ! *(Il lui prend la main.)* Tu trembles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris. *(Il la baise au front.)*

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO, *à part.*

Coquine !

SUZANNE, *à part.*

Charmante !

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet, ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie ?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*
Ainsi l'amour... ?

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur ; c'est le plaisir qui en est l'histoire : il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup, mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manières ; un je ne sais quoi qui fait le charme ; quelquefois un refus ; que sais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant. Cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment... quand elles nous aiment !... et sont si complaisantes et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchoit le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que, si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien ? Changerons-nous la marche de la nature ? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir ; la leur...

LA COMTESSE.

La leur ?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici, parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie ! Avec un grain de caprice tu seras la plus agaçante maîtresse ! *(Il la baise au front.)* Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais, comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée, tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce ; entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va; ma foi! je m'en doutois.

(Il s'avance.)

LE COMTE *grossit sa voix en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro!... *(Il s'enfuit.)*

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.)

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte et la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien, ils sont entrés. M'y voilà. *(D'un ton altéré.)* Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir, que ne m'imitiez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute: en un tour de main on est

au fait, c'est charmant : plus de doute, on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin!

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(*A part.*) Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la Comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudroit de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Eh! mais c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement.*

Madame la Comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah! Madame, que le Ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est Monseigneur?

SUZANNE

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne, mon épousee, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très vite.*

Cette Suzon qu'on croyoit si vertueuse, qui faisoit de la réservée ! Ils sont enfermés là dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh ! c'est Suzon ! Goddam !

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traïtesse ! qui veut me surprendre !

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir ?

SUZANNE.

Je ne serois donc pas de mon sexe ! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes.. les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le souffletterois !

FIGARO, *à part.*

Il seroit bien gai qu'avant la noce... !

SUZANNE.

Mais qu'est ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée*.

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux*.

Ah! Madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part*.

La main me brûle.

FIGARO, *à part*.

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, Monsieur, avez-vous songé...?

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO.

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, Madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle et lui donnant un soufflet.*

La voilà!

FIGARO.

Ah! demonio! quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet? et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-aquo*, de par le diable! Est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-aquo*? Suzanne : et voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour! Dis donc comme ce matin.

FIGARO *rit en se relevant.*

Santa Barbara! oui, c'est de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser. Mais, quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse, avec un si trompeur babil que, m'oubliant moi-même, en vérité, c'étoit pour elle que je cédois.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant*.

Tu m'as reconnue? Ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin! Mais, dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyois avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh! c'est toi qui es un innocent de venir te prendre au piège apprêté pour un autre! Est-ce notre faute à nous, si, voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement*.

Ah! Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! Sa femme? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! Ainsi les baisers de cette salle?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *riant*.

A Monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant*.

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO *lui baise la main*.

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte étoit de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe! humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce*.

Cela est juste; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant*.

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée...

FIGARO *se relève sur ses genoux*.

... Pour faire la conquête de sa femme!

SCÈNE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite; FIGARO, SUZANNE.*

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyois...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu? *Il lui baise la main.*

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes. *(Il s'avance.)*

FIGARO *se relève tout à fait en déguisant sa voix.*

Pardon, Madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire étoit destiné pour la noce.

LE COMTE, à part.

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO continue.

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, à part.

Massacre, mort, enfer!

FIGARO, la conduisant au cabinet.

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Pressons-nous donc, Madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, à part.

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, près du pavillon à sa gauche.

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE s'écrie.

Vengeance!

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

*(Le Comte saisit le bras de Figaro.)*FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'est mon maître.

LE COMTE *le reconnoît.*

Ah! scélérat, c'est toi! Holà! quelqu'un, quelqu'un!

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon! c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe-cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue-tête.*

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh ! l'animal !

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. Holà ! quelqu'un ; si l'on m'entend, accourez tous !

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux ; que peut-il donc vous arriver ?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BARTHOLO, BAZILE,
BRID'OISON, ANTONIO,
GRIPPE-SOLEIL.

(*Toute la noce accourt avec des flambeaux.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne ?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc! *A Figaro d'un ton glacé.*)
Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourroit m'en exempter, Monseigneur.
Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE *reprend sa colère.*

Non, si quelque chose pouvoit augmenter ma
fureur! ce seroit l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font
tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux sa-
voir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! *(Se contenant.)* Homme de bien qui
feignez d'ignorer! nous ferez-vous au moins la
faveur de nous dire quelle est la dame actuelle-
ment par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement*.

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné*.

Ah! ah!

LE COMTE, *vite*.

Vous l'entendez, Messieurs?

BARTHOLO, *étonné*.

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro*.

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO, *froidement*.

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps; mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement*.

La préf... (*Se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, Messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait*.

Sa-a complice!

LE COMTE, *avec fureur*.

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors le Comte.*

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE,
CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon et attirant
quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles ; vous êtes perdue,
Madame, et votre heure est bien arrivée ! (*Il sort
sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une
union aussi détestée...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin !

LE COMTE.

Mon page ?

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE, *hors de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (A Chérubin.)
Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachois, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge
l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne Providence; vous
en avez tant fait dans le pays!...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc. (Antonio entre.)

SCÈNE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Antonio.*

LE COMTE.

Vous allez voir, Messieurs, que le page n'y étoit
pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelque âme sen-
sible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, ANTONIO,
FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite cousine !

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Fanchette !

ANTONIO *se retourne et s'écrie.*

Ah ! palsambleu, Monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là !

LE COMTE, *outré.*

Qui la savoit là dedans ?

(Il veut rentrer.)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, Monsieur le Comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi.

(Il entre.)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, Madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en répons. (*Il se retourne et s'écrie :*)
 Marceline!...

BAZILE.

Ah! ah!

FIGARO, *riant.*

Eh! quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE.

(Suzanne, son éventail sur le visage.)

LE COMTE.

... Ah! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Messieurs, que mérite une odieuse...?

(Suzanne se jette à genoux la tête baissée.)

LE COMTE.

Non, non.

*(Figaro se jette à genoux de l'autre côté.)*LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

*(Marceline se jette à genoux devant lui.)*LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

*(Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.)*LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent !

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE
*sort de l'autre pavillon.*LA COMTESSE *se jetté à genoux.*

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la Comtesse et Suzanne.*

Ah ! qu'est-ce que je vois !

BRID'OISON, *riant.*

Eh ! pardi ! c'è-est Madame.

LE COMTE *veut relever la Comtesse.*Quoi ! c'étoit vous, Comtesse ? *(D'un ton suppliant.)* Il n'y a qu'un pardon bien généreux...LA COMTESSE, *en riant.*Vous diriez *non, non*, à ma place ; et moi, pour

la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (*Elle se relève.*)

SUZANNE *se relève.*

Moi aussi.

MARCELINE *se relève.*

Moi aussi.

FIGARO *se relève.*

Moi aussi. Il y a de l'écho ici !

(*Tous se relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho ! J'ai voulu ruser avec eux, ils m'ont traité comme un enfant !

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monsieur le Comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur !

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'est Madame qui l'a voit dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due.

(*Il baise la main de la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, à Figaro.

Encore une dot.

FIGARO, frappant la bourse dans sa main.
Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE arrache le ruban qu'elle a tant gardé
dans son sein, et le jette à terre.

La jarretière? Elle étoit avec ses habits; la voilà.

(Les garçons de la noce veulent la ramasser.)

CHÉRUBIN, plus alerte, court la prendre et dit.

Que celui qui la veut vienne me la disputer!

LE COMTE, en riant, au Page.

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN recule en tirant à moitié son épée.

A moi, mon colonel?

FIGARO, avec une colère comique.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, riant.

C'est sur sa joue? Ah! ah! ah! qu'en dites-vous donc, ma chère Comtesse?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle et dit avec sensibilité*

Ah ! oui, cher Comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous, Dom Brid'oison, votre avis maintenant ?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, Monsieur le Comte?... Ma-a foi, pour moi, je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

Tous ensemble.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étois pauvre, on me méprisoit. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible ?

BARTHOLO.

Je les connois.

FIGARO, *saluant les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

(On joue la ritournelle du vaudeville. Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe :
Que de biens pour un époux !
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais...

(*Il chante.*)

Gaudeant bene nati.

BAZILE.

Non...

(*Il chante.*)

Gaudeat bene nanti.

SUZANNE.

II^e COUPLET.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit ;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi... (*Bis.*)

FIGARO.

III^e COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
 Veut unir femme et repos ;
 Il achète un chien terrible,
 Et le lâche en son enclos.
 La nuit, quel vacarme horrible !
 Le chien court, tout est mordu ;
 Hors l'amant qui l'a vendu... (Bis.)

LA COMTESSE.

IV^e COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
 Qui n'aime plus son mari ;
 Telle autre, presque infidèle,
 Jure de n'aimer que lui.
 La moins folle, hélas ! est celle
 Qui se veille en son lien,
 Sans oser jurer de rien... (Bis.)

LE COMTE.

V^e COUPLET.

D'une femme de province
 A qui ses devoirs sont chers
 Le succès est assez mince ;
 Vive la femme aux bons airs !
 emblable à l'écu du prince,
 sous le coin d'un seul époux,
 Elle sert au bien de tous... (Bis.)

MARCELINE.

VI^e COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or... (*Bis.*)

VII^e COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger ;
Le hasard fit leur distance :
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel !... (*Bis.*)

CHÉKUBIN.

VIII^e COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image :
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner... (*Bis.*)

SUZANNE.

IX^e COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
 Renfermoit quelque leçon,
 En faveur du badinage
 Faites grâce à la raison.
 Ainsi la nature sage
 Nous conduit, dans nos désirs,
 A son but, par les plaisirs... (*Bis.*)

BRID'OISON.

X^e COUPLET.

Or, Messieurs, la co-omédie,
 Que l'on juge en cè-et instant,
 Sauf erreur, nous pein-eint la vie
 Du bon peuple qui l'entend.
 Qu'on l'opprime, il peste, il crie ;
 Il s'agite en cent fa-açons :
 Tout fini-it par des chansons... (*Bis.*)

BALLET GÉNÉRAL.





NOTES

DU

MARIAGE DE FIGARO

Page 38, ligne 30. Dans le roman de Voltaire intitulé *Le Monde comme il va*, un soldat donne au philosophe Babouc les explications suivantes sur les causes de la guerre : « Par tous les dieux, je n'en sais rien : ce n'est pas mon affaire ; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie : il n'importe qui je serve. »

48, 8. Un *juste* est un vêtement de paysanne qui serre le corps.

109, 20. L'*amadis* est une manche de robe qui se boutonne sur le poignet.

139, 16. Une *gourde* est une enflure résultant d'un coup. L'adjectif *gourd*, qui a fait *engourdir*, veut dire perclus, gonflé par le froid.

154, 14 C'est *traite*, et non pas *trait*, qu'il faut dire pour signifier l'étendue de chemin qu'on fait d'un lieu à un autre sans se reposer. On dit seulement un *trait de temps* pour une durée, une longueur de temps.

181, 27. On a toujours imprimé et dit à la scène : « sottis ou *méchants* », sans s'apercevoir que cela ne présente aucun sens. Nous étions sur le point de substituer à

méchants le mot *médecin*, qui paraît devoir être ici le véritable, quand le hasard nous a mis sous la main une édition qui nous a donné la clef de l'énigme. Cette édition, annoncée comme « conforme à la représentation », et augmentée de plans et d'airs notés, est, ainsi que la nôtre, de 1785, mais sans nom de libraire : elle paraît être due aux comédiens, qui l'auront fait imprimer de mémoire. Or, voici comment elle donne la phrase en question : « Autre exemple : ou *n'écrivez rien de bon*, ou les sots *s'élèveront contre vous*, ou bien les sots *s'élèveront contre vous*; ou les *méchants vous dénigreront*, ou bien les *méchants vous dénigreront* : car, audit cas, *sot* ou *méchant* sont les substantifs qui gouvernent. » Le mot *méchants* est donc ainsi justifié. Il est clair que Beaumarchais avait écrit ce second terme de l'alternative : « ou les *méchants* vous dénigreront » ; que, sur l'épreuve qui lui a été donnée, la proposition a été passée, et qu'il ne s'en est pas aperçu, comme il arrive à bon nombre d'auteurs, qui lisent non ce qui est imprimé, mais ce qui devrait être imprimé. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas cru devoir faire la rectification : nous n'étions pas plus autorisé à adopter cette variante que les autres, très nombreuses, que donne l'édition apocryphe à laquelle nous devons cet éclaircissement. Ainsi se trouve expliqué et maintenu ce trait charmant de Beaumarchais : « *sots* ou *méchants* sont le substantif qui gouverne. »

189, 6. « Je la sais devenue » est bien conforme à notre texte.

254, 9. Nous avons restitué à *ques-aquo* sa véritable orthographe. *Ques-aquo* est pour *que es aquo*, qu'est ceci ?





BEAUMARCHAIS

AUTEUR DRAMATIQUE

I

Nous avons de Molière tout ce qui doit nous toucher, ce sont ses ouvrages; et je me mets fort peu en peine de ce qu'il a fait dans son domestique ou dans son commerce avec ses amis; nous nous passons bien de la vie de bien d'autres personnes illustres dans les lettres, nous nous serions aussi bien passés de la sienne. Et, content de l'admirer dans ses ouvrages, je m'embarrassois peu ni qui il étoit, ni d'où il étoit; l'État n'est nullement intéressé dans sa naissance ni dans ses actions. » (*Lettres critiques à M. de *** sur le livre intitulé la Vie de M. de Molière. Paris, Claude Cellier, 1706, in-8°.*)

Cette opinion d'un temps où l'on n'attachait nulle importance aux études biographiques se peut soutenir à propos de Molière. Mais il faut renverser la proposition lorsqu'il s'agit d'un homme

comme Beaumarchais. Ses aventures donnent la clef de ses œuvres, et ses œuvres n'en sont qu'un épisode, tandis qu'elles sont la vie même d'un artiste digne de ce nom.

Il n'y a pourtant pas lieu de placer, en tête d'une édition nouvelle du Théâtre choisi de Beaumarchais, une biographie qu'on ne pourrait renouveler qu'en l'étendant hors de la mesure commune. Je vais seulement embrasser dans une synthèse rapide les origines et le caractère de l'écrivain.

Il me suffit, pour guider le lecteur, de rappeler que Pierre-Augustin Caron (qui prit le nom de Beaumarchais d'un fief appartenant à sa première femme) naquit à Paris, rue Saint-Denis, en face de la rue de la Ferronnerie, le 24 janvier 1732. Il était le quatrième fils d'un horloger natif de Lizy-sur-Ourcq, nommé André-Charles Caron, qui s'était établi à Paris et qui s'y maria, le 15 juillet 1722, avec Marie-Louise Pichon, après avoir abjuré la religion calviniste dans laquelle il avait été élevé.

Pierre-Augustin eut neuf frères ou sœurs, parmi lesquels il faut nommer une de ses puînées, Marie-Julie, qui cultiva la poésie, la musique, et dont la plume aida plus d'une fois celle de son frère.

Ayant d'abord réussi dans l'horlogerie au point d'obtenir, à vingt ans, comme inventeur d'un échappement nouveau, l'approbation publique de l'Académie des sciences, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais ne tarda pas à se pousser dans le monde; il acheta, à vingt-trois ans (1755), une

charge de contrôleur clerk d'office dans la maison du Roi, charge qui lui conférait la noblesse; se maria l'année suivante avec une femme plus âgée que lui, Marie-Marguerite Aubertin, veuve Franquet, qu'il perdit en 1757; bientôt, intéressé à des opérations de fournitures et de négoce en tout genre, il devint ce qu'on appelle un homme d'affaires et un financier. Reçu secrétaire du Roi le 9 décembre 1761, il se vit refuser, en 1763, l'agrément nécessaire pour acheter une charge de maître des eaux et forêts, et se rabattit alors sur la lieutenance générale du bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre, tribunal spécial des délits de chasse présidé titulairement par un duc et pair.

Remarié une seconde fois, en avril 1768, à M^{me} Lévêque, née Watebled, il la perdit le 21 novembre 1770. Il épousa en troisièmes noces M^{lle} Willermawlaz, qui lui survécut, et dont il eut une fille, nommée Eugénie. M^{lle} Eugénie de Beaumarchais est morte femme de M. Delarue, ancien aide de camp de Lafayette, général de la garde nationale sous Louis-Philippe, et mère de M. le général de division Delarue.

Beaumarchais mourut dans la belle maison qu'il s'était bâtie au boulevard qui porte aujourd'hui son nom, dans la nuit du 17 au 18 mai 1799.

II

Beaumarchais devint auteur dramatique un peu par hasard, ou plutôt parce qu'un homme doué de tant d'aptitudes diverses ne pouvait manquer de

faire du théâtre comme il avait déjà fait de l'horlogerie, de la musique, des vers et des affaires, comme il fera plus tard du commerce, de la marine, de la diplomatie et de la révolution.

Il avait trente-cinq ans lorsqu'il donna sa première pièce. Sa vocation tardive commença par le raisonnement.

La comédie larmoyante, telle que la fabriquait La Chaussée, le drame tel que Diderot le prêchait et que Sedaine le réussissait, séduisirent Beaumarchais, apparemment par l'attrait des contrastes.

De la théorie il voulut passer à la pratique, et son premier essai ne fut pas un coup de maître. Il eut du reste la modestie, il n'eut, je crois, que celle-là dans sa vie, d'emprunter son sujet tout fait à une nouvelle (*Don Belflor*) du *Diable boîteux* de Le Sage. Pourquoi transporta-t-il la scène en Angleterre, lui qui la connaissait moins alors que l'Espagne? Peut-être pour y placer avec plus de vraisemblance quelques traits de satire contre la cour et les grands qui paraissaient plus naturels dans la bouche d'un libre citoyen d'Angleterre que dans celle d'un sujet du roi d'Espagne.

Eugénie, représentée le 29 janvier 1767, n'eut que quatre représentations, malgré l'appui de Préville, de Bellecourt, de Grandval, de M^{mes} Préville et Doligny.

Les causes de cet insuccès sont visibles : le caractère touchant de l'héroïne masque insuffisamment l'imprudence de sa conduite et son excessive irréduité qui confine à la bêtise ; et l'on supporte

difficilement la scélératesse de lord Clarendon, qui n'est pas seulement un séducteur sans scrupules, mais encore un faussaire, un sacrilège digne du dernier supplice.

Toutefois, une sorte d'intérêt dont on ne se défend pas complètement, malgré le caractère odieux du sujet, ramena plusieurs fois les comédiens vers *Eugénie*, qui fut reprise en dernier lieu à la Comédie-Française, le samedi 29 août 1863, sous la direction de M. Édouard Thierry.

Trois ans après *Eugénie*, en 1770, un autre drame en cinq actes, en prose, *les Deux Amis, ou le Négociant de Lyon*, fut encore plus mal reçu et ne se releva jamais de sa chute. Les meilleurs amis de Beaumarchais, contemporains ou posthumes, M. de Loménie lui-même, l'ont abandonné à son malheureux sort. Beaumarchais ne se laissa cependant pas convaincre. « Ce drame, écrivait-il, en 1779, aux comédiens pour en demander la reprise, est le plus fortement conçu de tous mes ouvrages, y compris le *Barbier de Séville*. »

III

Beaumarchais avait rapporté de son voyage en Espagne, où il était allé venger une de ses sœurs, Marie-Louise Caron, abandonnée par Clavijo, et faire des affaires, telles que la colonisation de la Sierra-Morena et la fourniture des nègres pour les colonies espagnoles, toutes sortes de souvenirs musicaux et poétiques, frou-frou de guitares, murmures de sérénades, mouvements de danses qu'il

avait accommodés à ses goûts français, et surtout quantité de ces séguidilles dans lesquelles, selon sa remarque, « les paroles ne sont rien, la musique est tout » (ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante). J'ai beau chercher dans les airs généralement au-dessous du médiocre dont il a orné ses comédies quelque empreinte du génie ibérique, je n'en perçois aucune. Faut-il croire que la musique espagnole, si caractéristique, si profondément locale, aurait changé depuis cent ans en remontant vers les sources arabes? Il n'y a pas d'apparence. Le seul morceau passable que je connaisse de Beaumarchais est la sonate pour piano et violon exécutée par les deux amoureux au lever du rideau des *Deux Amis*; c'est un morceau de style classique, qui semble pressentir Haydn.

L'idée de coordonner ses souvenirs espagnols sous la forme d'une pièce mêlée de musique et de danse lui vint naturellement. Mais comment lui vint-elle si tard? Le voyage d'Espagne remonte aux années 1764 et 1765; la première composition du *Barbier de Séville* ne date que de 1772. Dans ces sept années, il avait écrit deux drames : *Eugénie* et les *Deux Amis*. Vivement frappé, à ce qu'il disait, des beautés musicales et poétiques de l'Espagne, il faut convenir qu'il ne s'était pas pressé de les communiquer au public français. J'estime que la chute de ses deux premières pièces fournit l'explication de cet oubli et de ce retour.

Beaumarchais, qui aimait le succès au théâtre comme en affaires, ne s'attarda pas longtemps au

service du drame, ce vaincu ; et le voilà brochant un opéra-comique, admettant pour son propre compte que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. L'Opéra-Comique ne voulut pas de ce rôle de pis aller et refusa fièrement l'ironique présent qu'on lui voulait faire. Beaumarchais était de ces beaux joueurs qui profitent de tous les échecs et qui savent tirer une excellente mouture d'un mauvais sac. M. Clairval n'aime pas qu'on lui rappelle le rasoir de ses jeunes années ? *Le Barbier de Séville* ne paraît pas assez noble pour le théâtre de la Foire ? Eh bien, on lui donnera ses grandes entrées à la Comédie-Française. Quelques changements de peu d'importance, la suppression de quelques airs, et voilà la maison de Molière en possession d'une comédie en quatre actes, en prose, mêlée d'ariettes. La Comédie, en ce temps-là, admettait tous les genres : le chant, la danse et même la revue de fin d'année, comme les Variétés ou le Palais-Royal d'aujourd'hui.

Mais entre la coupe et les lèvres il y eut pour l'infortuné *Barbier* la place de bien des catastrophes, dont une seule aurait suffi pour le supplice ou pour l'illustration d'une existence ordinaire.

Beaumarchais avait été lancé dans les grandes affaires de fournitures et de finances par M. Pâris du Verney, le survivant des quatre frères Pâris. Remarié en 1768 avec M^{me} Lévêque, née Waterbled, et disposant de grands capitaux, tant de son chef que de celui de sa femme, Beaumarchais se livrait avec succès au commerce des bois. Deux

coups inattendus sonnèrent, à quelques heures l'un de l'autre, le glas de cette prospérité : Pâris du Verney mourut le 17 juillet 1770, et M^{me} de Beaumarchais le 21 novembre suivant, en couches.

M. Pâris du Verney laissait pour légataire l'un de ses petits-neveux, le maréchal de camp comte de La Blache, ennemi personnel de Beaumarchais. Celui-ci présenta un arrêté de compte, dressé entre le défunt et lui à la date du 1^{er} avril 1770, et d'après lequel M. Pâris du Verney se reconnaissait débiteur d'une somme de quinze mille francs envers Beaumarchais, payable à la volonté de celui-ci. M. de La Blache contesta la sincérité de ce compte, le déclara faux et fabriqué, tout au moins frauduleux, et un procès s'engagea. Une première sentence des requêtes de l'hôtel¹, du 22 février 1772, suivie d'une autre le 14 mars, donna gain de cause à Beaumarchais. Le comte de La Blache fit immédiatement appel devant la Grand'Chambre du Parlement.

Tout en gagnant son procès d'argent en première instance, Beaumarchais avait trouvé moyen d'en perdre un autre devant l'opinion. Très bien accueilli par Mesdames de France, filles de Louis XV, auxquelles il avait donné des leçons de

1. On appelait ainsi un tribunal composé des maîtres des requêtes, lesquels jugeaient en première instance les causes civiles intentées contre des personnes privilégiées jouissant du droit de *committimus*, telles que Beaumarchais en sa qualité d'officier de la maison du Roi. Les causes civiles des personnes non privilégiées étaient jugées par le Châtelet, tribunal de droit commun.

musique, de guitare et de harpe, Beaumarchais n'avait pas toujours usé discrètement de cette auguste intimité, qu'était venue interrompre subitement une lettre de cachet, signée Saint-Florentin, ordonnant au sieur de Beaumarchais de sortir de Versailles et de n'y plus reparaitre. Interrogé par un ami sur la cause de cette retraite forcée, il avait répondu qu'il n'était pas étonnant que « jeune comme il était, point mal de figure, et partagé de nombre de petits talents, qui sont les délices des femmes, l'on n'eût craint que tout cela *ne montât au bonnet de madame Adélaïde* ». Collé assure que ce furent les propres mots de Beaumarchais, à coup sûr cela y ressemble. Il y eut donc un peu plus que de l'imprudence de sa part à se targuer, cinq ans plus tard, dans un mémoire judiciaire contre le comte de La Blache, de la protection de Mesdames de France. Le démenti officiel ne se fit pas attendre, et mit Beaumarchais en échec devant le public.

Cependant, infatigable et laborieux, il ne cessait de revenir à son *Barbier de Séville*, lorsque surgit un nouvel incident. M. le duc de Chaulnes (Marie-Joseph-Louis d'Albert d'Ailly, vidame d'Amiens, duc de Picquigny), protégeait M^{lle} Menard, de la Comédie-Italienne; s'étant pris d'une belle amitié pour Beaumarchais, il le présenta lui-même à M^{lle} Menard, ne tarda pas à devenir jaloux de lui et s'abandonna dès lors à d'incroyables violences.

Le 11 février 1773 une scène extravagante, racontée par Beaumarchais dans un mémoire au lieu-

tenant de police et au tribunal des maréchaux de France, eut lieu entre lui et le duc de Chaulnes ; commencée au tribunal de la capitainerie du Louvre, elle se poursuivit dans le carrosse même de Beaumarchais, et se continua toute l'après-midi dans sa maison de la rue de Condé. Le duc, après avoir provoqué Beaumarchais en duel, se ravise et lui déchire la figure à coups d'ongles ; Beaumarchais, tout en sang, riposte par un coup de poing en plein visage. « Misérable ! s'écrie le duc, tu frappes un duc et pair ! » La lutte continue sur cette exclamation tragi-comique ; enfin on les sépare, et un commissaire de police, M. Chenu, finit par déterminer le duc à la retraite. Le tribunal des maréchaux se saisit de l'affaire, et, sa décision ayant été défavorable au duc de Chaulnes, celui-ci fut envoyé le 19 février, par lettre de cachet, au château de Vincennes. Beaumarchais avait été mis aux arrêts chez lui par le duc de la Vrillière, ministre de la maison du Roi ; le tribunal des maréchaux lève les arrêts ; le ministre se blesse, et, pour affirmer son autorité, envoie Beaumarchais au For-l'Evêque. « Peut-être aussi », remarque très bien M. de Loménie, « lui avait-on fait sentir qu'il était indécent qu'un duc et pair fût envoyé à Vincennes et qu'un fils d'horloger en fût quitte pour réparer de son mieux les avaries faites à son visage par le duc et pair. »

Je n'ai fait que résumer très succinctement une aventure longuement racontée par M. de Loménie ; je répète que je n'écris pas une biographie ; mais la rixe avec M. de Chaulnes appartient à

l'exégèse littéraire de Beaumarchais. Jusque-là Beaumarchais n'avait été qu'un aventurier bourgeois, cherchant à faire son trou dans l'aristocratie de son temps, et persuadé qu'avec de l'esprit, de l'entregent, et surtout de l'audace, on arrivait à tout. Son illusion tomba lorsqu'il se heurta, dans la personne du duc de Chaulnes, secrètement soutenu par M. de Saint-Florentin, au double obstacle contre lequel s'étaient, avant lui, brisées tant d'ambitions plus ou moins légitimes : le privilège et l'arbitraire. C'est dans ce conflit permanent entre les aspirations des nouvelles couches et le droit social du passé qu'il faut chercher la source des haines violentes et méritées sous lesquelles succomba l'ancien régime. Voltaire bâtonné par les gens du chevalier de Rohan, Beaumarchais molesté par et pour le duc de Chaulnes, se vengèrent sur l'ordre social qui refusait de les protéger. En frappant Beaumarchais, en lui arrachant la peau du visage avec ses ongles, le duc de Chaulnes fit tomber un masque et mit à nu un visage nouveau : celui du pamphlétaire qui allait flageller de coups si rudes la société et les mœurs de son temps.

Qu'était-ce que *le Barbier de Séville* la veille du 11 février 1773? Rien. Qu'allait-il devenir? Tout.

IV

Avant d'examiner les éléments de la marquetterie singulière qui forme *le Barbier de Séville*, il faut dire un mot d'un problème récemment soulevé, ou

plutôt ranimé : Beaumarchais est-il le seul auteur de ses ouvrages dramatiques ? M. Mary Lafon rappelle, dans une récente publication autobiographique ¹, qu'ayant acheté en vente publique après décès quelques-uns des papiers de Salgues, ancien rédacteur en chef du *Drapeau blanc* (?), il y découvrit une liasse étiquetée : *Manuscrit de Collé*, et dans cette liasse une note intitulée : *Beaumarchais et Gudin de La Brenellerie*. Cette note contenait le récit d'une conversation entre Collé et Gudin, d'où j'extrais ce simple passage :

Pendant que Beaumarchais, dans son lit, entouré de papiers, reçoit tous ceux qui ont l'habitude de le venir voir et paroît très occupé de son travail, je le fais, moi, fort tranquillement. Lorsque l'heure de fermer la porte de Beaumarchais est arrivée, je descends mon travail chez lui, et nous y mettons ensemble la dernière main. Il en est de même pour toutes les pièces de théâtre : il en fait la minute, je les lis ensuite, j'écris mes observations, je les lui communique, et nous achevons la pièce ensemble.

Cette révélation, consignée dans le *Journal de l'Institut historique*, fut accueillie en ce temps-là avec quelque incrédulité. Comment M. Mary Lafon ne dissipa-t-il pas les nuages et ne confondit-il pas les contradicteurs en publiant les prétendus manuscrits de Collé ? Le fait est qu'il ne se trouve aucune trace de cette conversation entre Gudin de La Brenellerie et Collé dans les mémoires et la correspondance de celui-ci publiés *in extenso* par M. Honoré Bonhomme. Gudin, dans les notices

¹, *Cinquante ans de vie littéraire*. Un vol. in-18, 1882.

qu'il a consacrées à son ami, ne fait pas non plus la moindre allusion à leur collaboration théâtrale. Mais qu'importe ? Il est bien certain que Beaumarchais, obligé par la multiplicité de ses entreprises scientifiques, commerciales, financières, politiques et littéraires, à entretenir une correspondance énorme, devait absorber toute l'activité de plusieurs secrétaires, dont Gudin fut le plus intime. On sait, par M. de Loménie, que ses mémoires judiciaires contre Goëzman et Marin, et, dans ces mémoires, les pages les plus justement admirées, ont été revus, retouchés, corrigés, tantôt par ses amis, tantôt par son père, tantôt par sa sœur Julie, le plus bel esprit de la famille. Que ses pièces de théâtre eussent passé, comme le reste, par cette espèce de chancellerie littéraire, rien n'empêche de le supposer. Mais une phrase même des documents allégués par M. Mary Lafon est à retenir ici : « Il (Beaumarchais) fait les minutes de ses pièces de théâtre ; je les lis ensuite ;... j'écris mes observations. » C'est donc Beaumarchais qui compose ; le secrétaire Gudin, consulté, donne des avis, qui sont suivis ou non : voilà les rôles clairement distribués, et Beaumarchais demeure le principal auteur de ses pièces. On verra tout à l'heure comment il s'y prenait pour leur imprimer le dernier sceau de sa puissante personnalité. Décidément, il est inutile de se passionner pour ou contre les révélations des prétendus papiers de Collé.

Toutefois, cette immixtion de conseils et de manipulations subalternes dans l'éclosion de ses ou-

vrages de tout genre explique la multiplicité et l'importance des imitations ou des plagiat qui sautent aux yeux quand on relit le *Barbier de Séville*, ou la *Précaution inutile*. On a dit que le fond de la comédie de Beaumarchais était emprunté à deux opéras-comiques contemporains : les *Précautions inutiles*, d'Achard (opéra-comique de la foire Saint-Laurent, 23 juillet 1760), et *L'on ne s'avise jamais de tout*, de Sedaine et Monsigny (foire Saint-Laurent, 24 septembre 1761). C'est une erreur complète pour le premier ; il n'y a de ressemblance qu'avec le titre. J'établirai tout à l'heure le compte débiteur de Beaumarchais envers Sedaine. Quoiqu'il en soit, il faut remonter beaucoup plus haut pour rencontrer les sources originales et purement classiques du *Barbier de Séville*, qui sont : l'*École des Maris* et le *Sicilien*, de Molière. L'identité de cette dernière pièce avec le *Barbier* a été signalée unanimement par la critique parisienne à l'occasion d'une récente reprise du *Sicilien* à l'Odéon. La distribution des rôles se dédouble ainsi :

Dom Père,	Bartholo.
Adraste,	Almaviva.
Hali,	Figaro.
Isidore,	Rosine.

La première scène du *Barbier* est copiée sur la première scène du *Sicilien*. Adraste et son valet Hali s'entretiennent, sous les fenêtres de dom Père, de l'amour d'Adraste pour la belle Isidore, que dom Père veut épouser ; entendant du bruit, dom Père sort et ne trouve rien. Remarquez

que ce dom Pèdre n'est pas un Gèronte, un vieillard imbécile et caduc, mais un homme encore vert et fort intelligent, le prototype de Bartholo, que Beaumarchais se flattait d'avoir inventé. Quant à la scène où Adraste s'introduit chez dom Pèdre pour remplacer le peintre qui devait faire le portrait d'Isidore, Beaumarchais n'a eu qu'à changer le peintre en musicien pour obtenir la scène du licencié Alonzo, animée par les lazzi d'Hali (Figaro), qui empêche le bon seigneur d'écouter l'entretien des jeunes gens. Isidore la première a soupiré toutes les plaintes de Rosine, et l'Ariste de *l'École des Maris* avait fourni d'avance l'argument et le sous-titre du *Barbier* en ces vers si connus :

On les retient fort mal par tant d'austérité,
Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

Nous verrons tout à l'heure que *l'École des Maris* rendit encore un autre service à Beaumarchais : ce fut de lui fournir le dénouement du *Mariage de Figaro*.

Quarante ans après *l'École des Maris*, Regnard écrit *les Folies amoureuses*, où nous retrouvons de plus près encore le quatuor du *Barbier* :

Albert,	Bartholo.
Éraste,	Almaviva,
Crispin,	Figaro.
Agathe,	Rosine.

On objectera que le tuteur et sa pupille, l'amant

et son valet, se rencontrent naturellement dans la plupart des pièces comiques du XVII^e et du XVIII^e siècle, tirées des canevas italiens. Aussi n'aurais-je indiqué que pour mémoire *les Folies amoureuses*, si des analogies très précises et des réminiscences qui vont jusqu'à la répétition pure et simple n'étaient là pour prouver que l'auteur ou le préparateur du *Barbier* s'inspira plus directement des *Folies amoureuses* que de toute autre pièce du même genre. D'abord le portrait de Bartholo :

C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rasé, rusé, blasé, qui guette, et furète, et gronde, et grince tout à la fois (*variante* : qui tousse, et crache, et gronde, et geint tour à tour).

En voici le premier crayon dans ces trois vers adressés par Lisette à l'Albert de Regnard :

Chez vous toute la nuit on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.

« Comme le grand air fait plaisir à respirer ! cette jalousie s'ouvre si rarement ! » dit Rosine à la fenêtre. Agathe avait dit avant elle à son tuteur :

Lisette et moi, Monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

Le sentiment est si naturel que je ne le noterais

pas si la rencontre n'entraînait une seule et même conséquence dans l'une et l'autre pièce :

Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour !

s'écrie Albert, inquiet de ces vellétés de promenade ; et un peu plus loin :

J'ai fait par le jardin entrer le serrurier.

C'est précisément l'idée qui vient à Bartholo après que Rosine s'est extasiée sur la fraîcheur de l'air : « Mais tout cela n'arrivera plus, car je vais faire sceller cette grille. »

Rosine, heureuse de savoir que sa lettre est aux mains du comte, justifie sa hardiesse en ces termes :

Mon excuse est dans mon malheur ; seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de chercher à sortir d'esclavage ?

Non certes, Mademoiselle ; mais Agathe l'avait écrit avant vous à son cher Éraste, et, comme la lettre était en prose, il se trouve que vous vous êtes textuellement rencontrées :

Vous serez surpris du parti que je prends ; mais, l'esclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j'ai cru qu'il m'étoit permis de tout entreprendre.

Quant à Crispin, on pourrait, sans forcer les

ressemblances, signaler sa parenté sociale avec Figaro :

J'ai fait tant de métiers d'après le naturel
 Que je puis m'appeler un homme universel.
 J'ai couru l'univers; le monde est ma patrie;
 Faute de revenu, je vis de l'industrie,
 Comme bien d'autres font, selon l'occasion,
 Quelquefois honnête homme et quelquefois fripon.
 Tout le temps de ma vie
 J'ai fait profession d'exercer la chimie...

Il n'y a pas plus loin du chimiste au chirurgien-barbier que de ces vers de Regnard au fameux couplet de Figaro, dont je ne cite ici que la péroraison :

Fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abimé de dettes et léger d'argent,... accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux évènements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à suivre de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

Mais où Beaumarchais avait-il pris le tour particulier de cette prose dansante et rythmée, abondante en vers de cinq syllabes comme une de ces séguidilles qu'il aimait tant? Allez-vous du moins lui reconnaître le privilège de ce style si personnel et si nouveau?

Ni personnel, ni nouveau, ni par le fond, ni par la forme. Lisez ceci, en vous souvenant de la première rencontre de Figaro avec Almaviva :

FRONTIN.

Je pense que voilà le seigneur Trivelin. C'est lui-même ; eh ! comment te portes-tu, cher ami ?

TRIVELIN.

A merveille. Mais toi, que fais-tu à présent ? Je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre citoyen de Paris. L'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je suis culbuté, mon enfant. Eh ! dis-moi, mon ami, qu'est-ce que c'est que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVELIN.

C'est le triste bagage de ton serviteur ; ce paquet renferme toutes mes possessions. Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu sais combien je me suis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe. J'avois entendu dire que les scrupules nuisoient à la fortune ; je fis trêve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Étoit-il question d'avoir de l'honneur ? J'en avois. Falloit-il être fourbe ? J'en soupairois, mais j'allois mon train... Que te dirai-je, enfin ! Tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours industrieux ; ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût, traité poliment sous une figure, menacé d'étrivières sous une autre ; changeant à propos de métier, d'habit, de caractère, de mœurs ; risquant beaucoup, résistant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout. Je dois partout. Mes créanciers sont de deux espèces : les uns ne savent pas que je leur dois, les autres le savent et le sauront longtemps. J'ai logé partout, sur le pavé, chez l'aubergiste chez l'homme de qualité, chez moi, chez la justice, qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs... Enfin, mon ami, après quinze ans de soins, de travaux et de peines, ce malheureux paquet est tout ce qui me reste. Voilà ce que le monde m'a laissé. L'ingrat ! après ce que j'ai fait pour lui ! Tout ce paquet ne vaut pas une pistole !

Dans ce curieux morceau se trouvent esquissés, d'un crayon hardi, habile et fin, non seulement le

personnage qui deviendra Figaro, mais encore le style qui deviendra le style de Beaumarchais. Bien plus, par une singulière rencontre littéraire, l'homme qui n'était pas encore né s'y trouve pressenti de la manière la plus originalement exacte :

Tantôt maître, tantôt valet, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût ; traité poliment sous une figure, menacé d'étrivières sous une autre (loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là), démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout...

Il est temps de dire que cette vision de Figaro et de Beaumarchais se trouve dans la première scène de *la Fausse Suivante*, comédie de Marivaux représentée par les Italiens en 1724, vingt ans après *les Folies amoureuses*, cinquante ans avant *le Barbier de Séville*.

Ajoutons, pour compléter cette recherche des origines, que l'opéra-comique de Sedaine et de Monsigny dont j'ai déjà parlé, *L'on ne s'avise jamais de tout*, peut être considéré comme le *scenariò* sommaire du *Barbier*.

Ici le tuteur, le docteur Tue, est médecin comme Bartholo, et Dorval est, comme Almaviva, un seigneur qui prend divers déguisements pour approcher de celle qu'il aime. Ce qui est incontestable, c'est que la dernière scène de Sedaine, dans laquelle le commissaire appelé par le médecin donne raison à la pupille contre son tuteur, est devenue la dernière scène du *Barbier*, ainsi que l'attestent ces rapprochements significatifs entre l'une et l'autre version :

LE COMMISSAIRE (*Sedaine*).

Il me paraît, Monsieur Dorval, que vous vous y êtes mal pris ; si vous vous étiez nommé, monsieur a trop de raison pour ne pas consentir à un mariage avantageux. (*Au Docteur.*) Et songez que votre conduite va vous déshonorer.

L'ALCADE (*Beaumarchais*).

Cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez la frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille.

LE COMMISSAIRE (*Sedaine*).

Apprenez que nos magistrats sont avant vous les tuteurs nés des orphelins.

LE COMTE (*Beaumarchais*).

Je la mets sous l'autorité des lois ; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

LE DOCTEUR (*Sedaine*).

Ah ! maudit coquin ! j'enrage ! faut-il que j'y consente !

LE DOCTEUR (*Beaumarchais*).

Ils étaient tous contre moi ! je me suis fourré dans un guêpier !

Donc rien de moins neuf au premier abord que l'idée première du *Barbier de Séville* ; l'intrigue, les caractères, le profil même des personnages indispensables, se rencontrent dessinés ailleurs ; mais... mais personne, comme le disait spirituellement Beaumarchais à un critique qui lui jetait au nez *L'on ne s'avise jamais de tout*, ne s'était jamais avisé de sa pièce : car ni Molière, ni Regnard, ni Sedaine, n'ont créé Figaro ni Basile. Marivaux seul pressentit l'aventureux Barbier sans en tirer parti.

D'ailleurs, sur un canevas usé, que de combinaisons nouvelles ! Je n'en rappelle qu'une, la

scène où Basile, dont l'apparition subite déconcerte la ruse de Figaro et d'Almaviva, se laisse persuader qu'il a la fièvre, et va se coucher, largement payé, mais sans comprendre, en se disant : « Qui donc trompe-t-on ici ? Tout le monde est dans le secret ! » Collé, revenant sur ses sévérités premières, écrivait en 1780 que « cette scène est de la première force et digne du génie de Molière ». Voilà bien de nos esprits absolus « qui ne gardent en rien les doux tempéraments », pour employer une expression de Molière lui-même. Hier Beaumarchais, au dire de Collé, n'était qu'un « ânier », c'est-à-dire qu'un âne ; maintenant le voilà l'égal de Molière pour une scène d'intrigue ingénieusement conçue et subtilement exécutée ; mais enfin le génie de Molière n'est pas celui de la comédie d'intrigue, puisqu'en ses grands chefs-d'œuvre, *l'École des Femmes*, *Tartuffe*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, il a réduit à leur plus simple expression les ressorts de la machine théâtrale.

Je crois bien, d'ailleurs, que Beaumarchais avait puisé l'idée de sa scène de Basile dans un passage fort amusant des *Mémoires* du cardinal de Retz. Qu'on en juge : Retz ne siégeait au Parlement qu'en qualité de coadjuteur de son oncle l'archevêque de Paris ; le 22 décembre 1649, une audience décisive pour les Frondeurs devait être tenue par le Parlement de Paris, lorsque Retz fut averti que son oncle, à l'instigation de la Reine, revenait tout exprès de la campagne à Paris pour prendre séance, ce qui eût laissé Retz dehors

Comment prévenir ce coup de Jarnac? Ce fut le chirurgien (encore un Figaro¹ du vieil archevêque qui trouva le joint. Il loua fort le prélat de sa fermeté et l'exhorta à se lever au plus vite pour ne pas manquer l'ouverture de l'audience; seulement, aussitôt que l'archevêque fut hors du lit, l'habile homme lui demanda d'un ton effaré comment il se portait : « Fort bien? répond l'archevêque. — Pas possible! vous avez trop mauvais visage, vous avez la fièvre, d'autant plus à craindre qu'elle paroît moins! » Et l'archevêque se remet au lit, tout tremblant, laissant le champ libre à son coquin de neveu.

Si l'on me soupçonnait de prêter à Beaumarchais plus et de meilleures lectures que sa jeunesse hâtivement laborieuse et les nombreuses occupations de sa vie habituelle n'en laissent supposer, c'est lui-même que j'appellerais au secours de mon hypothèse, car il allègue précisément le cardinal de Retz dans la préface du *Barbier de Séville* (p. 19 de l'édition originale), et cela pour citer le portrait du duc de Beaufort, qui deviendra plus tard le paradigme d'un des plus beaux morceaux de ses mémoires judiciaires : le portrait du censeur Marin. Peut-être songeait-il à ces admirables et diaboliques mémoires, je parle de ceux du cardinal, lorsqu'il fait répondre par le comte à Figaro, qui prétendait définir la politique : « Mais c'est l'intrigue que tu définis là! »

Le style du *Barbier* était d'ailleurs superlativement alerte et gai, à cent lieues de la lamentable *Eugénie*; l'apôtre du drame avait retourné sa casa-

que : n'ayant pu contraindre ses contemporains à larmoyer avec lui, il ne demandait plus qu'à les faire rire.

Et cependant, *le Barbier*, s'il eût été joué d'après la version originale en quatre actes que possèdent les archives de la Comédie-Française, ne serait peut-être pas venu jusqu'à la postérité; il a fallu, pour le rendre immortel, que d'inimaginables malheurs vinsent s'abattre en trombe sur Beaumarchais.

Le méchant caprice du duc de la Vrillière l'avait envoyé à la prison du For-l'Évêque, d'où il réclamait sa liberté du ton fier qui convient à l'innocence; M. de Sartine le faisant avertir amicalement que ce ton n'avancait pas son affaire, il répliquait : « La seule satisfaction des gens persécutés est de se rendre témoignage qu'ils le sont injustement. » M. de Sartine, de son côté, essayait d'obtenir au prisonnier la permission de sortir quelques heures par jour pour solliciter son procès devant la Grand'Chambre, et le petit secrétaire d'État, Phélypeaux de Saint-Florentin de la Vrillière, le ministre aux trois noms qui ne s'en fit aucun, répondait : « Cet homme est trop insolent ! »

Courbé sous la nécessité, l'insolent s'humilie; le prisonnier sans cause sollicite « un généreux pardon » du ministre qui le détient arbitrairement. La Vrillière, bassement satisfait, ne sait pas même faire grâce de bonne grâce; le 22 mars, c'est-à-dire le lendemain de sa soumission, Beaumarchais est autorisé à sortir sous la conduite

d'un agent de police, à la condition de rentrer chaque soir au For-l'Évêque pour prendre ses repas et coucher. Il n'eut pas tout à fait quinze jours pour reprendre la direction de ses affaires et visiter ses juges.

Du reste, il faut bien l'avouer, l'opinion était contre lui; loin de blâmer le ministre, elle le louait d'avoir corrigé le fat, l'insolent, le millionnaire aussi, et elle ne se récriait pas lorsque son adversaire, le maréchal de camp comte de La Blache, le qualifiait de *monstre achevé, espèce venimeuse dont il fallait purger la société.*

Un monstre! Le mot ne semblait pas exagéré aux gobe-mouches qui se laissaient conter que Beaumarchais avait empoisonné ses deux premières femmes. Voltaire ne l'en défendait que par un sarcasme : « Beaumarchais un empoisonneur? Jamais de la vie! Un homme si gai! » Puis, du Verney l'avait jugé plus sérieusement : « Un garçon droit, dont l'âme honnête, le cœur excellent, l'esprit cultivé, méritent l'amour et l'estime de tous les honnêtes gens; éprouvé par le malheur, instruit par les contradictions, il ne devra son avancement, s'il y parvient, qu'à ses bonnes qualités. » Quelques-unes de celles-ci ne s'altérèrent jamais; Beaumarchais fut, toute sa vie, bon fils, bon époux, bon père et bon frère. Il aimait tous ses proches d'un amour sincère, quoique un peu verbeux et fastueux, façon Diderot, et aussi genre Figaro, c'est-à-dire mauvais genre.

Un certain docteur Dubourg l'accuse par-devant M. de Vergennes d'*entretenir des demoiselles.* Beau-

marchais va s'expliquer avec le dénonciateur du ton dont le Barbier rabat le caquet de Brid'oison :

Les filles que j'entretiens depuis vingt ans, Monsieur, sont bien vos très humbles servantes. Elles étoient cinq, dont quatre sœurs et une nièce. Depuis trois ans, deux de ces filles entretenues sont mortes, à mon grand regret. Je n'en entretiens plus que trois, deux sœurs et ma nièce, ce qui ne laisse pas d'être encore assez fastueux pour un particulier comme moi. Mais qu'auriez-vous donc pensé si, me connoissant mieux, vous aviez su que je pousois le scandale jusqu'à entretenir aussi des hommes, deux neveux fort jeunes, assez jolis, et même le trop malheureux père qui a mis au monde un aussi scandaleux entreteneur ?

La plaisanterie est gaie, mais d'un sel un peu gros. On penserait, de nos jours, que Beaumarchais manquait de tact en parlant ainsi des femmes de sa famille. Mais ce n'était pas l'opinion de celles-ci. Elles portaient, comme leur « entreteneur », une pointe d'effronterie galante dans leurs expansions intimes. C'étaient des filles instruites, à la mode du temps. Rosine elle-même ne se souvient-elle pas de *Clarisse Harlowe* et de *la Nouvelle Héloïse* lorsqu'elle soupçonne Lindor de n'être que « le vil agent d'un corrupteur » ?

Il est certain que Beaumarchais, comme tous les siens, dont il était l'idole et le modèle, parlait beaucoup et parlait trop ; le monde juge beaucoup sur les apparences ; or, Beaumarchais montrait plus d'esprit que de mesure, plus de calcul que de principes, et ce qu'il croyait gagner par son assurance présomptueuse, il le perdait en autorité.

Paris du Verney, qui avait commencé sa fortune, reconnaissait sa haute intelligence et lui sup-

posait une invariable droiture; le comte de La Blache, au contraire, avait pénétré, avec la clairvoyance de la haine, dans cette conscience peu sûre d'elle-même, et l'opinion était avec lui.

Ce fut au milieu de ce discrédit profond et mortel que le parlement Maupeou, non moins discrédité comme corps judiciaire que Beaumarchais comme particulier, rendit, le 6 avril 1773, un arrêt qui, réformant la sentence des requêtes de l'hôtel, déclarait nul et de nul effet l'arrêté de compte produit par Beaumarchais, l'établissait débiteur envers M. de La Blache de 56,300 livres de créances annulées par cet acte, plus des intérêts depuis cinq ans, et le condamnait, en outre, aux frais du procès. La perte pour Beaumarchais dépassait cent mille livres. Mais qu'était-ce en comparaison du déshonneur? car, annuler l'arrêté de compte qui portait la signature de Pâris du Verney, c'était implicitement en déclarer la fausseté; Beaumarchais était-il donc un faussaire?

Encore un pas, et d'implicite ce déshonneur allait devenir authentique et solennellement affirmé.

Beaumarchais avait été mis, par un libraire nommé Lejay, en rapport avec M^{me} Goëzman, femme d'un conseiller au parlement Maupeou, chargé de rapporter le procès La Blache. Cette femme, encore jeune et assez jolie, s'était fait remettre par Beaumarchais cent louis, plus une montre enrichie de diamants d'une valeur égale, plus encore quinze louis destinés au secrétaire de M. Goëzman. Beaumarchais obtint immédiate

ment une audience de son rapporteur, ce qui n'empêcha pas celui-ci de conclure deux jours après contre lui, et de lui faire perdre son procès. M^{me} Goëzman renvoya les cent louis et la montre, mais elle garda les quinze louis; Beaumarchais, s'étant assuré que le secrétaire n'en avait pas reçu un sou, eut l'imprudence — *felix culpa!* — d'écrire à M^{me} Goëzman pour les lui réclamer. M^{me} Goëzman, embarrassée, prit le parti de nier; son mari, payant d'audace, dénonça Beaumarchais au Parlement, sous la double accusation de tentative de corruption et de calomnie.

Ce procès, rendu à jamais célèbre par les admirables pamphlets que, sous couleur de mémoires judiciaires, Beaumarchais publia pour sa défense contre M. et M^{me} Goëzman et contre des intermédiaires subalternes, le banquier Bertrand, le libraire Lejay, le poète d'Arnaud-Baculard et le censeur Marin, aboutit, le 26 février 1774, à un arrêt qui, reconnaissant la culpabilité respective de M^{me} Goëzman et de Beaumarchais, celui-ci pour avoir donné de l'argent, celle-là pour en avoir reçu, les condamnait l'un et l'autre au blâme. Quant au dénonciateur, le conseiller Goëzman, il fut mis « hors de cour », c'est-à-dire que sa plainte fut repoussée, autre forme de blâme qui le contraignit à donner sa démission¹.

Rien de plus juste que cet arrêt qui frappait équitablement les trois coupables.

1. Goëzman, rentré dans la vie privée, fut guillotiné le 7 thermidor an II, dans la même journée qu'André Chénier.

L'opinion publique, loin d'imiter l'impartialité du Parlement, leur fit une part toute différente : elle traîna les juges dans la boue et exalta Beaumarchais, qui, méprisé la veille, porté aux nues le lendemain, en un instant remonta de la Roche Tarpéienne au Capitole.

Cependant le « blâme » équivalait à la dégradation civique, et rendait le condamné incapable d'exercer aucune fonction ; il devait entendre à genoux la sentence ainsi formulée : « La Cour te blâme et te déclare infâme. » Cette humiliante cérémonie fut épargnée à Beaumarchais, probablement pour en dispenser M^{me} Goëzman.

La cour et la ville protestèrent contre le parlement Maupeou en se faisant inscrire chez Beaumarchais ; le duc de Chartres et le prince de Conti, funeste exemple parti de haut, donnèrent une fête en l'honneur d'un homme réputé légalement infâme. « Ce n'est pas le tout que d'être blâmé, il faudrait encore être modeste », lui disait agréablement M. de Sartine. Cet éclat de célébrité séduisit une jeune étrangère de bonne famille, M^{lle} Marie-Thérèse-Émilie Willermawlaz, qui devint un peu plus tard la troisième femme de Beaumarchais. Enfin, le parlement Maupeou, frappé à mort, devait succomber à quelques semaines de là, en même temps que le roi Louis XV.

Mais, si complètes, si enivrantes que fussent les satisfactions de l'amour-propre et les consolations du cœur, la situation de Beaumarchais n'en demeurait pas moins des plus critiques. Le fils de l'horloger avait su, à force d'intelligence

et d'audace, d'esprit et de savoir-faire, conquérir sa place de haute lutte dans les rangs supérieurs de la société de son temps, et voilà qu'un tour de roue du char de la Fortune le rejetait au-dessous de son néant originel, brisé, mutilé, flétri. Louis XV, l'un des rares personnages de son temps qui possédât l'esprit de gouvernement, sans avoir la force ni la volonté de s'en servir, avait fait enjoindre à Beaumarchais par M. de Sartine de garder à l'avenir un silence absolu. Les délais pour attaquer l'arrêt du Parlement devant le Grand Conseil par la voie de la requête civile allaient expirer. Chose étrange ! ce fut du roi lui-même que Beaumarchais put espérer son salut. Louis XV, qui le considérait comme dangereux, le jugea par cela même habile à remplir une mission délicate. Il s'agissait d'arrêter la publication d'un libelle préparé à Londres contre M^{me} du Barry par le *Gazetier cuirassé*, Thevenot de Morande. La commission n'était pas fort relevée ; Beaumarchais n'hésita pas à s'en charger, et il y réussit, sacrifiant ainsi sa dignité morale à sa réhabilitation, abdiquant son honneur pour reconquérir son « honorabilité... ». Louis XV, qui avait promis à Beaumarchais, en cas de succès, de lui faciliter les voies d'un recours en cassation contre l'arrêt de flétrissure, mourut à quelques jours de là, sans avoir pu tenir sa promesse. « J'admire, écrit Beaumarchais à cette date (mai 1774), la bizarrerie du sort qui me poursuit. Si le Roi eût vécu en santé huit jours de plus, j'étais rendu à mon état que l'iniquité m'a ravi. J'en avais sa parole royale... »

Hélas ! l'âme de Beaumarchais n'était pas assez bien trempée pour supporter cette dernière déception. L'imagination de ce spéculateur, en qui le goût inné de l'intrigue associait à la fois les réalités pratiques des affaires et les combinaisons hasardeuses du théâtre, s'échauffa comme celle de Crispin, du *Légataire universel*, devant la mort subite de Géronte. Monsieur Géronte est mort *ab intestat*, se dit Crispin, donc fabriquons un testament. Louis XV est mort, pensa Beaumarchais, et M^{me} du Barry exilée ; le roi Louis XVI n'a pas de du Barry, mais il est l'époux d'une jeune reine qu'il adore ; si Louis XV a voulu défendre sa maîtresse contre les invectives ordurières d'un maître chanteur, que ne fera pas Louis XVI pour protéger la réputation de la reine de France ? Elle n'est pas attaquée ? Eh bien, on l'attaquera.

Ce plan honteux n'eut pas plus tôt germé dans la cervelle de Beaumarchais qu'il entra dans le domaine de l'exécution. Dès le mois de juin 1774, un mois après la mort de Louis XV, Beaumarchais partait pour Londres, en qualité d'agent secret de Louis XVI, pour arrêter la publication d'un libelle dont le caractère offensant pour la reine était dissimulé sous ce titre purement politique, et qui ne brille pas par le laconisme : *Dissertation extraite d'un plus grand ouvrage, ou Avis important à la branche espagnole sur ses droits à la couronne de France à défaut d'héritiers, et qui peut être mesme très utile à toute la famille de Bourbon, surtout au roi Louis Seize*. On ne connaissait pas le nom de l'auteur ; on disait seulement que l'éditeur était

un juif nommé Guillaume Angelucci, déguisé sous le nom de William Hatkinson. La négociation ne pouvait pas ne pas réussir, et pour cause. Beaumarchais, portant au col l'ordre signé du roi, enfermé dans une boîte d'or, découvre le juif Angelucci et lui achète, moyennant trente-cinq mille francs, le manuscrit et quatre mille exemplaires du libelle, qui sont brûlés à Londres; de là on se rend à Amsterdam pour détruire également l'édition hollandaise; mais Angelucci disparaît, emportant, avec l'argent de Beaumarchais, un exemplaire qu'il va sans doute réimprimer en français et en italien; Beaumarchais le poursuit à travers l'Allemagne; au moment où il retrouve Angelucci dans un bois près de Neustadt, en Bavière, il est attaqué par des brigands, et Angelucci s'échappe. De Nüremberg, où il s'arrête un instant pour soigner ses blessures, Beaumarchais pousse jusqu'à Vienne, demande à l'impératrice, mère de la reine de France, plusieurs audiences qu'elle lui accorde et à la suite desquelles il est mis aux arrêts; ce n'est qu'après un mois de détention à Vienne qu'il obtient l'autorisation de rentrer en France sans autre explication.

Qu'était-il donc arrivé? Rien qu'une chose très naturelle: c'est que l'impératrice Marie-Thérèse et son premier ministre, le prince de Kaunitz, plus perspicaces que ne le fut de nos jours M. de Loménie, percèrent du premier coup d'œil le secret de cette impudente comédie. Le pamphlet contre Marie-Antoinette avait été composé par Beaumarchais; le juif Angelucci était un être pu-

rement imaginaire, comme les brigands de Neustadt, car Beaumarchais s'était blessé lui-même, dans le bois, à l'aide d'un rasoir, devant un miroir de poche.

Ce n'était pas assez. L'auteur de cette coupable machination craignit un instant d'être pris à son propre piège. Le pamphlet n'avait été imprimé qu'à un seul exemplaire, celui que Beaumarchais prétendait avoir arraché à l'imaginaire Angelucci dans le bois de Neustadt. Mais, enfin, cet unique exemplaire avait été fabriqué par un imprimeur. Si l'imprimeur allait trahir le libelliste? Louis XVI pardonnerait-il jamais les ignobles calomnies forgées contre la reine sa femme? Beaumarchais conçut alors une nouvelle imposture, et il ne craignit pas d'en exposer la pensée à l'impératrice. Il s'agissait, avec le consentement de celle-ci, de faire imprimer un nouvel exemplaire expurgé des passages les plus offensants pour la reine sa fille, et de le présenter au roi comme le véritable. C'est-à-dire que Beaumarchais méditait de greffer un second faux sur le premier, et de l'accomplir avec la complicité de l'impératrice d'Allemagne¹. Ceci dépassait toutes les bornes, et suffisait à motiver l'arrestation d'un si dangereux intrigant. On arrive même à se demander si Beau-

1. Cette aventure si fâcheuse pour le caractère de Beaumarchais est malheureusement authentique. Voir le travail de M. d'Arneth, rédigé sur les pièces officielles, et publié à Vienne en 1868 (*Beaumarchais und Sonnenfels*). Il a été traduit en français par M. Paul Huot sous le titre de *Beaumarchais en Allemagne*. Paris, in-18, 1869.

marchais jouissait de toute sa raison lorsqu'il fit à l'impératrice une pareille proposition, qu'il lui renouvela par écrit dans de longues lettres conservées aux archives impériales de Vienne. Avait-il vu juste, ce postillon bavarois, qui, dans sa naïve déposition devant les autorités de Neustadt, déclarait ne pas savoir « si ce monsieur était bien sain d'esprit » (*ob der Herr recht bey sich sey*). Triste dilemme pour Beaumarchais, de s'être mis dans le cas de choisir entre les galères et les petites-maisons !

Le prince de Kaunitz se hâta de transmettre les détails de cette étrange histoire au comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche en France, qu'il chargea de les communiquer au roi Louis XVI et à M. de Sartine. Le roi adressa « les plus vifs remerciements à l'impératrice pour la pensée qu'elle avait eue de s'assurer provisoirement de la personne d'un homme que les circonstances les plus suspectes semblaient désigner comme coupable d'infidélité envers son maître »¹. Mais M. de Sartine, se sentant responsable de la mission de Beaumarchais, couvrit le mieux qu'il put l'agent infidèle, et demanda sa mise en liberté, que le prince de Kaunitz annonça le 3 octobre 1774 au comte de Mercy d'Argenteau en ces termes expressifs :

Je ne vous parlerai plus de cette misérable affaire du sieur de Beaumarchais, parce que cela est fini, pour nous du moins, attendu le départ de ce drôle (*la lettre est en*

1. Arneth, pp. 53, 59.

français, auquel j'ai fait faire un présent de mille ducats, parce que cela m'a paru digne de l'Impératrice, quoique, assurément, ce personnage ne vaille ni la peine ni l'argent qu'il nous a coûté¹.

Ainsi Beaumarchais, pour obtenir que Louis XVI lui continuât la confiance qu'il avait inspirée à son prédécesseur, n'avait rien trouvé de mieux que d'abuser de cette confiance même pour commettre ou tenter une série de faux aboutissant à une escroquerie d'une centaine de mille francs. A quelque indulgence qu'on se sente porté envers « un homme si gai », comme l'appelait Voltaire, la peccadille est un peu forte. Ne le voilà-t-il pas pris sur le vif, ce curieux Frontin de Marivaux que j'ai déjà cité : « Étoit-il question d'avoir de l'honneur ? J'en avois. Falloit-il être fourbe ? J'en soupirois, mais j'allois *mon train*. » La pire conséquence de cette imposture, où Figaro-Beaumarchais risqua volontairement les galères, comme s'il avait voulu justifier l'arrêt infamant rendu contre lui, c'est qu'elle rejaillit sur le passé. Les faux libelles contre la reine et le faux juif Angelucci se superposent à l'arrêté de compte de feu Pâris du Verney ; et, sans revenir sur une affaire dans laquelle il eut définitivement gain de cause, il n'y a pas à s'en dédire, le comte de La Blache put l'accuser à tort, mais, en le croyant capable de supposer un acte, il ne l'avait pas mal jugé.

A Paris, où il rentra en décembre 1775, il est certain qu'on ne pouvait être sa dupe, et qu'on

1. *Ibid.*, p. 59.

ne le lui laissa pas voir. On le ménageait pour d'autres entreprises, qui n'entrent pas dans le cadre de cette étude, mais on ne prenait pas ses doléances au sérieux ; essayait-il de se plaindre de Marie-Thérèse : « Que voulez-vous ? lui répondait l'ironique M. de Sartine, l'impératrice vous a pris pour un aventurier. » On finit cependant par ajouter au solde de l'affaire Angelucci un diamant qu'il fut libre d'attribuer à la munificence de l'impératrice.

Que si l'on s'étonne d'une pareille indulgence de la part du roi et de ses ministres, on en aura la triste explication dans cette appréciation sévère et prophétique du prince de Kaunitz (dépêche du 20 septembre à M. de Mercy) : « Tout annonce, à ce qu'il me paraît, un gouvernement pitoyable. »

Ce que Beaumarchais, percé à jour, mais toléré, obtint de plus clair en récompense de sa campagne d'Allemagne et des fantastiques blessures qu'il en rapportait, ce fut l'autorisation de faire enfin représenter *le Barbier de Séville*, reçu à la Comédie-Française depuis le 3 janvier 1773. La pièce avait été mise en répétition sur-le-champ ; mais l'emprisonnement de Beaumarchais à la suite de son affaire avec le duc de Chaulnes, survenue au mois de février, l'avait ajournée à une autre saison ; on l'afficha l'année suivante, 1774, pour le samedi 12 février ; puis la police l'interdit sur le bruit répandu qu'elle fourmillait d'allusions au procès Goëzman. Beaumarchais protesta ; rien n'y fit ; il était sincère alors. Mais lorsqu'enfin la pièce fut représentée, le 23 février 1775, de grands événe-

ments s'étaient accomplis : un changement de règne d'abord, puis la destruction du parlement Maupeou. Beaumarchais ne se crut plus engagé par ses déclarations précédentes ; il remit sa pièce sur le métier et ne songea qu'à se venger des nombreux ennemis qu'il s'était faits ou qu'on lui avait faits. Il donna d'autant plus librement carrière à sa verve sanglante que la plupart et les principaux de ses ennemis étaient à terre : Goëzman démissionnaire et déshonoré, Marin destitué et conspué ; M. de Saint-Florentin lui-même, depuis longtemps miné par les influences nouvelles, n'était plus ministre que de nom. Il ne se trouva donc plus personne pour les défendre ni pour refréner les attaques de Beaumarchais. Celui-ci s'en donna à cœur joie, et c'est alors que la pièce, quelque disparate qu'en fussent les éléments, devint réellement sienne, et se débarbouilla des traces, s'il en existait encore, de collaborations occultes plus ou moins contestables.

Un coup d'œil jeté sur les divers manuscrits du *Barbier de Séville* montre qu'à l'origine Beaumarchais, ne se fiant pas au seul effet de sa naturelle bonne humeur, ou peut-être pour se débarrasser du ton déclamatoire et triste qu'il avait appris de Diderot, s'était exercé aux formes rabelaisiennes et marotiques ; s'il fallait absolument chercher la main de Gudin dans ce travail préparatoire, je la reconnaitrais assez volontiers dans ces imitations, qu'il employa plus tard, pour son compte personnel, dans un recueil de contes plus licencieux qu'agréables.

Beaumarchais, dans l'expansion de bile que lui permettaient les circonstances, chargea tant et si bien *le Barbier* d'additions, développements et gloses de toute sorte, que les diverses parties de la pièce, le troisième acte en particulier, en devinrent démesurément gonflées et comme hypertrophiques; Beaumarchais imagina de couper ce troisième acte en deux, par un procédé absolument enfantin : au milieu de la leçon de chant, Rosine et Almaviva sortaient pour aller au clavecin, qu'on avait tout exprès laissé dans la pièce voisine, et le quatrième acte commençait après que le morceau devait être censé chanté dans les coulisses. Ce puéril expédient, joint au mauvais effet produit par quantité de phrases maniérées jusqu'à l'inintelligible et de bouffonneries dans le goût de la Foire, expliquent et justifient la chute de la pièce à sa première apparition. Mais, comme on le sait déjà, Beaumarchais ne s'entêtait guère : il ramena sur-le-champ la pièce dans le cadre de ses quatre actes primitifs. Il suffisait pour cela d'en réduire la longueur, et il fit porter les coupures d'abord sur les mauvaises plaisanteries sifflées par le public de la première soirée, puis sur les imitations de Rabelais et de Marot, tandis qu'il laissa subsister presque toutes ses récentes additions. C'est ainsi que le texte définitif du *Barbier de Séville* demeure, somme toute, l'expression aussi exacte que possible de la personnalité de Beaumarchais.

Remarquons, en passant, que ce texte définitif appelle, pour *le Barbier de Séville* comme pour le

Mariage, une édition *variorum* qui manque encore. Aucun des manuscrits connus ne se ressemble, et nul d'entre eux n'est absolument conforme à l'édition *princeps* (Ruault, 1775), laquelle est modifiée sur certains points par les éditions immédiatement postérieures. Chose plus singulière encore ! la version adoptée par la Comédie-Française n'est absolument conforme ni à aucun manuscrit en particulier, ni à l'édition *princeps*. Le souffleur de la Comédie se sert, pour les représentations du *Barbier*, comme pour celles du *Mariage*, d'une brochure quelconque, que nul n'a collationnée avec les textes originaux. Je me borne à signaler ici la nécessité d'un travail qui tentera certainement quelque éditeur érudit, et à citer un exemple curieux de ces différences de texte en ce qui touche un passage important :

Ni les manuscrits de la Comédie-Française ni l'édition *princeps* ne donnent, dans le couplet si connu de Figaro (acte I, sc. II), les mots : « *loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là* » ! Ils sont cependant bien caractéristiques, car ils mettent en antithèse frappante l'opinion publique et la sentence du Parlement. Furent-ils prononcés dès la première représentation ? On en peut douter, puisqu'ils ne figurent pas dans l'édition originale. On trouva peut-être téméraire de risquer une pareille allusion alors que l'auteur portait encore le poids du blâme solennellement prononcé contre lui. Mais il est probable qu'on ne tarda guère à s'affranchir de ces scrupules devant l'éclatant succès qu'obtint la pièce allégée, ébranchée, remise au

point et à l'optique de la scène. Le fait est que « *loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là* », apparaît seulement dans la troisième édition, peut-être même dès la seconde ; mais je n'ai jamais vu celle-ci, la Bibliothèque nationale ne l'a pas, et je n'en connais aucun exemplaire.

Parmi les morceaux les plus saillants ajoutés par Beaumarchais au manuscrit primitif, il faut citer la tirade sur la calomnie ; elle paraîtrait forcée si l'on connaissait moins bien les ennemis de Beaumarchais. Il faut lire le *factum* où Marin, après avoir insinué que son adversaire d'aujourd'hui, son ami d'hier, s'est permis des propos imprudents « contre ce qu'il y a de plus respectable », c'est-à-dire le gouvernement, les ministres et les gens en place, aboutit à cette conclusion où la haine s'élève jusqu'à l'atrocité :

« *Quand la calomnie, répandue dans un libelle, déchire la réputation d'un citoyen honnête, ceux qui en sont les auteurs doivent être soumis à des peines afflictives, souvent même à la peine capitale.* »

Beaumarchais n'exagérait pas lorsqu'il définissait la calomnie « un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription ». Il se souvenait de Marin ; et qu'il l'ait classé comme « *maringouin* » parmi « les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les envieux, les feuellistes, les libraires, les censeurs et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres », on ne peut dire que ce soient là d'excessives représailles.

Rien ne réussit comme le succès. Applaudi à la

Comédie-Française, Beaumarchais remonte, comme on dit, sur sa bête ; chargé d'une négociation, demeurée pour nous beaucoup plus incompréhensible que pour les contemporains, avec le chevalier d'Éon, autre agent secret de Louis XV, il entame à Londres des pourparlers d'une gravité extrême avec les insurgés américains, et devient entrepreneur et exportateur de révolutions au nom du roi de France et de compte à demi avec lui. Louis XVI et Beaumarchais recueillirent les fruits qu'avait semés cette politique astucieuse et contraire au droit des gens. La fatale logique des choses prit au roi de France sa couronne et à l'homme d'affaires sa fortune. La Révolution, armée et victorieuse, revint d'Amérique en France pour y continuer son œuvre, et les États-Unis, affranchis par l'initiative de Beaumarchais, laissèrent amériquement protester leur signature.

Le 6 septembre 1776, Beaumarchais, devenu cette fois un véritable personnage, correspondant directement avec le roi et travaillant avec les ministres, disposant d'une flotte commerciale et militaire, remuant les millions, puisant à la fois dans le trésor de France et dans le trésor d'Espagne, fut réhabilité sur la plaidoirie de Target et les conclusions conformes de l'avocat général Séguier, par un arrêt solennel du Parlement, toutes chambres réunies ; et, le 23 juillet 1778, le parlement de Provence, cassant l'arrêt du parlement Maupeou rendu sur le rapport de Goëzman, reconnut la validité de l'arrêté de compte Pâris du Verney et condamna le comte de La Blache en tous les dépens.

Maintenant, revenons à Beaumarchais auteur dramatique, pour ne plus nous écarter de ce point de vue et donner nos conclusions.

V

Neuf années s'écoulèrent entre l'apparition du *Barbier de Séville* et celle du *Mariage de Figaro*.

Malgré le crédit que Beaumarchais avait conquis dans les régions du pouvoir et auprès du roi lui-même, le mariage du Barbier rencontra beaucoup plus d'obstacles que celui de son maître, le comte Almaviva. Tout le monde connaît les phases de cette longue lutte, au bout de laquelle le roi Louis XVI, abandonné par l'opinion publique, par ses frères et par la reine, s'abandonna lui-même.

Mais on a moins de renseignements sur la gestation de la comédie. Il est dit, dans une note remise par Beaumarchais au lieutenant de police Lenoir : « Il y a quatre ans que le *Mariage de Figaro* repose en paix dans le portefeuille de l'auteur. » Cette note n'a pas de date; on a voulu qu'elle se rapportât à l'année 1782; en ce cas, le *Mariage* aurait été terminé en 1778.

Cela ne va pas cependant sans quelque difficulté. Le canevas du *Mariage* est dessiné, un peu à la grosse et par manière de plaisanterie, dans la préface du *Barbier* dès 1775. Rappelons ce passage en l'abrégeant :

Personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui dirait derrière la toile, entre le Docteur et Figaro sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber, en se débattant, le *rescille* ou filet qui coiffait le Barbier, et l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée... A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le médecin s'écria avec transport : « Mon fils ! ô Ciel ! mon fils ! mon cher fils ! » Mais, avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher père. En effet, ce l'était... Enfin, le Docteur épouse la vieille et Figaro devient heureux et légitime...

J'estime que Beaumarchais avait trop d'esprit pour se déguiser l'absurdité, l'inconvenance et le défaut d'intérêt de cette double reconnaissance de Figaro par le Docteur et par Marceline. Satisfait d'avoir esquissé un gros mélodrame au courant de la plume, il n'y aurait sans doute plus pensé. Par malheur, M. le prince de Conti, qui vivait avec Beaumarchais sur le pied d'une intimité particulière, lui porta le défi public de mettre au théâtre la préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la pièce, et d'y montrer la famille de Figaro indiquée dans cette préface. « Monseigneur, répondit Beaumarchais, si je mettais une seconde fois ce caractère sur la scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit, et qui sait s'il verrait le jour ? » « Cependant, ajoute Beaumarchais, j'acceptai le défi ; je composai cette *Folle Journée* qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand carac-

tère, un prince auguste; un esprit noble et fier; le dirai-je? il en fut content... »

Voilà bien une autre affaire. Le prince de Conti mourut le 2 août 1776, après avoir connu, lu et approuvé la pièce achevée; Beaumarchais l'aurait ainsi gardée non pas quatre ans, mais cinq ans au moins, avant d'en risquer la première lecture. C'est cependant lui qui nous donne ces renseignements dans la préface du *Mariage de Figaro* (édit. orig., p. xij), et qui les confirme à la page suivante en ces termes exprès : « *La Folle Journée* resta cinq ans en portefeuille; les comédiens ont su que je l'avois, ils me l'ont enfin arrachée. » Cette double affirmation est décisive; la lecture et la réception de la pièce ayant eu lieu à la Comédie-Française le 29 septembre 1781, il faut donc reporter antérieurement au mois d'août 1776 l'achèvement de la comédie et abandonner la date de 1778. Les quatre ans dont il est question dans la note destinée à M. Lenoir prouvent seulement que cette note doit être reportée aux environs de 1780, ou qu'elle renferme une erreur.

Tout a été dit sur les traverses par lesquelles passa l'œuvre maîtresse que Beaumarchais déguisait, par une ruse à la Voltaire, sous le titre d' « *opuscule comique* ». Il s'y ajoute même quelques épisodes plus ou moins en l'air, par exemple cette fameuse lecture chez le roi dont on n'a jamais entendu parler que dans les mémoires, fort sujets à caution, de M^{me} Campan. Le seul fait certain, c'est que la pièce fut arrêtée longtemps dans les bureaux de la police : les censeurs s'ac-

cordaient fort peu; Desfontaines et Bret disaient oui; Suard disait non, et le lieutenant de police concluait : *Que sais-je?*

Pendant ces fluctuations, les lectures privées allaient leur train. On se hasarda à répéter la pièce aux Menus-Plaisirs avec les acteurs de la Comédie-Française, et à l'annoncer, sur invitations, pour le 13 juin 1783. C'était un ballon d'essai; un ordre formel l'empêcha de partir. L'autorité n'avait pas été consultée; un ordre du roi défendit la représentation au dernier moment. Je dis la représentation plutôt que la pièce; on maintenait les règlements de police violés. Enfin, M. de Vaudreuil obtint du roi, probablement avec l'appui de la reine, l'autorisation de faire jouer la pièce dans son château de Gennevilliers, ce qui eut lieu le 27 septembre 1783. La porte était forcée; l'autorisation complète arriva au mois de mars 1784, et *le Mariage de Figaro* parut enfin, le 27 avril, dans la salle actuelle de l'Odéon.

Ce ne fut pas une première représentation, ce fut une émeute, quelque chose comme la prise de la Bastille avant la lettre. Les historiens comptent la soirée du 27 avril 1784 dans les fastes préliminaires de la Révolution française; ils ont raison en un sens. Ce n'est pas, comme on l'a dit et comme on le répète vulgairement, avec une exagération évidente, que *le Mariage de Figaro* ait renversé la monarchie; mais l'applaudissement public prouva que l'ancien régime s'écroulait. Ce fut une constatation, rien de moins, rien de plus. Écoutons les souvenirs, peu connus, d'un témoin

oculaire, Carion de Nisas, recueillis de sa bouche par un de ses amis :

La foule étoit immense. Les impressions qu'elle reçut, les sensations qu'elle éprouva, l'étonnement qui la saisit de scène en scène, de phrase en phrase, sont indéfinissables. Étourdi du cynisme de l'intrigue, médusé par la hardiesse et la tournure d'un style inconnu jusque-là, et pressentant tout ce que les mœurs politiques alloient en ressentir, le public, tantôt abîmé dans ses réflexions, tantôt soulevé comme par des effets de galvanisme, passoit du plaisir à la frayeur, du blâme à l'enthousiasme, palpitoit, trépignoit, s'épuisait en cris, en bravos, et se demandoit s'il n'étoit pas le jouet d'un rêve, la victime d'un cauchemar. On écoutoit les témérités de ce pamphlet dialogué sans être sûr de bien comprendre; on se regardoit sans oser s'interroger sur des conséquences dont frémissaient les moins timides. Et, quand la chute du rideau eut mis fin à toutes ces émotions, le trouble des esprits étoit tel qu'on se retiroit en silence, faute de savoir ce qu'on devoit penser de tant de choses en cinq actes, et surtout comment la cour et la ville alloient s'en entendre. Un peu plus de cinq ans après, le 27 avril 1784 rebondissoit sur le 14 juillet 1789, et s'appeloit sur l'affiche de la Bastille : *Le Prologue d'une révolution !*

A se renfermer dans un examen purement littéraire, on reconnoît qu'avec la représentation du *Mariage de Figaro* disparaissent de la scène française non seulement le respect pour l'ordre social de ce temps-là, le rang, la naissance, les privilèges, la noblesse, la magistrature, et, pour l'ordre social de tous les temps, le mariage, la famille, la paternité, mais aussi le respect de la décence publique, auquel l'art dramatique avait été ramené de si loin par les grands écrivains du siècle de Louis XIV et ses successeurs immédiats.

Par les impressions que j'ai pu recueillir de longue date, en remontant par les récits de gens âgés jusqu'aux contemporains de la première représentation du *Mariage de Figaro*, je sais que la pièce fut envisagée par le public, en dehors de ses allures pamphlétaires, comme une suite d'estampes licencieuses.

J'ai souvent entendu stigmatiser, dans mon enfance, la scène de Chérubin déguisé en femme par la comtesse et par Suzanne, comme un tableau de pur libertinage qui révoltait la délicatesse des honnêtes gens. Aujourd'hui, nous sommes bien blasés sur tout cela. En sommes-nous plus vicieux? Question périlleuse que je ne cherche pas à trancher. J'aurais peut-être répondu affirmativement avant d'avoir fait une expérience récente qui m'a permis de constater combien est forte la puissance neutralisante de l'habitude contre les excitations matérielles des jeux de la scène. J'ai vu, cette année même, au Lyceum-Theatre de Londres, joués par Irving et Ellen Territt, les personnages de Roméo et de Juliette avec l'ardeur sensuelle que comportent et qu'autorisent les développements ardents d'une passion fougueusement italienne. Le baiser sur la bouche de la scène du bal, le désordre significatif des deux amants dans la chambre nuptiale, derrière le balcon, présentent des images bien autrement lascives que le badinage des deux femmes avec le petit page Chérubin; cependant les jeunes demoiselles anglaises de la haute société regardent et écoutent tout cela sans sourciller, avec la serene attention d'écolières en classe, sous l'appro-

bation imperturbable de leurs grands-parents. A une question que je fis souvent : « C'est du Shakespeare ; c'est du classique », me fut-il invariablement répondu.

Le Mariage de Figaro en est arrivé là ; il ne choque plus personne à la représentation. Il n'en reste pas moins scandaleux pour quiconque prend la peine d'étudier la pièce comme si elle venait de naître. Le fond même de l'intrigue est une simple polissonnerie, je ne trouve pas d'autre mot pour rendre ma pensée. Qu'un grand seigneur se passe la fantaisie de séduire une de ses servantes le jour même qu'elle se marie, c'est un caprice morbide auquel il semble difficile d'intéresser le public ; Beaumarchais le pimente comme à plaisir en y rattachant la légende du droit du seigneur, absolument inutile si le maître est entreprenant et la servante docile. Comme développement d'une pareille composition, l'observateur constate que sur les seize personnages, grands ou petits, qui concourent à l'action, on n'aperçoit aucune figure vraiment pure. Nous ne parlerons pas des deux ingénus, n'est-ce pas ? Chérubin vaut Fanchette, et Fanchette vaudra tout à l'heure Chérubin. Restent Pédrille, le piqueur, de qui je ne sais rien, et Grippe-Soleil, le « petit patouriau des chèvres », qui me paraît naïf. Figaro serait donc, en définitive, le seul personnage honnête de la pièce ? Il n'en est pas à coup sûr le plus malin. En ce qui concerne son Barbier, Beaumarchais n'a pas tenu parole au prince de Conti. Figaro a gagné peut-être en savoir et en expérience, mais non pas

en adresse. Sa meilleure habileté, d'un bout à l'autre de ces cinq actes, est de réparer les sottises qu'il a faites, et de ne se laisser jamais convaincre, tout en s'exposant sans cesse au soupçon. Ce n'est plus ici Figaro qui mène la pièce, ce sont les femmes, tantôt Suzanne et tantôt la comtesse. Si Figaro n'agit guère, il se rattrape en paroles. Beaumarchais avait ramassé pieusement les coupures du *Barbier*, et il en sauva ce qu'il put en les remplaçant, un peu au hasard, dans *le Mariage* : par exemple la burlesque dissertation sur « *goddem* », considéré comme étant le fond de la langue anglaise, et surtout nombre de saillies acerbes contre ses ennemis, qui, à plus de dix ans de distance, alors que les miracles du hasard l'ont ramené au pinacle, sentaient la bile recuite et le rance d'une vieille rancune ; mais l'opinion surexcitée les acclama comme de mordantes actualités :

« Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! noblesse, fortune, un rang, des places ! tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître ! » Voilà pour le duc de Chaulnes. « Du reste, homme assez ordinaire ! » Voilà pour M. de Saint-Florentin. « Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. » Voilà pour Figaro, voilà pour Beaumarchais, voilà pour les déclassés et les nécessiteux de la démocratie naissante. — Et là-dessus, recommençant plus tex-

tuellement encore que la première fois la confession du Frontin de Marivaux : « Maître ici, valet là..., j'ai tout vu, tout fait, tout usé. » Et, à travers ces réminiscences, des traits neufs, hardis, spirituels, qui n'appartiennent qu'à lui : « Paresseux avec délices... » — « N'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net... » — « Et, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni..., ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs. » — « On pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étois propre : il falloit un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint... »

Cette amère gaieté, si aiguë qu'elle ressemble parfois au cri de la souffrance, est le caractère dominant d'un style qui parut nouveau surtout parce qu'il correspondait à une révolution politique et sociale déjà mûre dans les esprits. Ce n'est pas le seul mérite du *Mariage de Figaro*. Certes la pièce ne se tient guère et ne se prolonge que par une suite d'incidents aussi extravagants et aussi hétérogènes que le projet de mariage entre Marceline et Figaro, et la reconnaissance de celui-ci par le docteur et la duègne. Quoi encore ! reprochez-vous à Beaumarchais d'avoir plaqué dans le rôle de Marceline l'apothéose des filles-mères et une dissertation de l'ordre économique sur le travail comparé des hommes et des femmes ?

Toutes ces remarques ont été faites et toutes ces objections présentées, tantôt avec discernement et modération, tantôt avec une rage aveu-

gle, par trois générations de critiques. Qu'en subsiste-t-il, en réalité? Rien qu'une protestation platonique en faveur de la morale publique et des principes littéraires. En dépit de leur arrêt sévère et juste, la pièce survit, elle règne sur la scène française comme ces insurgés qui, naguère frappés des peines les plus graves, apparaissent le lendemain d'une révolution triomphante, vainqueurs de l'exil, de la déportation et de la mort, et recueillent les hommages de leurs juges d'hier.

Certes, il est difficile de comprendre et de coordonner les éléments de la pièce. Comment, en trois années de mariage, le comte Almaviva en est-il arrivé non seulement à négliger sa femme, mais encore à courir les servantes du château et même les petites filles de treize ans, comme Fanchette? et la comtesse, de son côté, à tomber en rêverie en écoutant la romance d'un petit page tourmenté par les premiers effluves de la puberté? Notez que le comte n'a que trente ans et la comtesse vingt et un. Si jeunes et déjà si malades ou si gâtés! Et Chérubin, d'où sort-il? Comment Rosine fut-elle sa marraine lorsqu'elle n'avait, apparemment, que six ou sept ans? Et Figaro, couvert d'or par le comte reconnaissant, qu'avait-il besoin d'emprunter deux mille piastres fortes, plus de dix mille francs, à Marceline? Dans quel but, et qu'a-t-il fait de cet argent? Et cette promesse de mariage? D'abord, on le croyait marié; qu'est donc devenue la petite Figaro du *Barbier de Séville*? L'a-t-on mise aux Enfants-Trouvés, ou bien les bonbons de Rosine l'ont-ils étouffée?

Et cette Marceline, qui possède assez d'argent pour en prêter à un drôle comme Figaro sur sa signature, et qui cherche à se faire épouser tantôt par Figaro, tantôt par un Basile, sans plus songer à Bartholo que s'il n'était pas le père de son petit Emmanuel?

Eh bien, en dépit de ces incohérences et de bien d'autres, la pièce se soutient par une large entente du théâtre, elle éblouit par les flèches inépuisables d'un dialogue toujours aiguë, toujours sifflant et cinglant, lancées par un esprit assez vigoureux pour les maintenir sans effort dans les sphères de la haute comédie! Le deuxième acte est un des mieux construits qui existent au théâtre, et, dans cet acte, la scène xix, où la comtesse, encore tremblante du danger auquel elle s'était si légèrement exposée, se laisse demander pardon par le comte, est d'une suprême et mélancolique beauté : « *Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Al-maviva, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus!* » Beaumarchais rentre ici, avec un art consommé, dans l'observation vraie, et retrouve la note juste des sentiments du cœur, qui vibre trop rarement chez lui.

Une des raisons secondaires, si l'on veut, mais puissantes, qui maintiennent et maintiendront longtemps *le Mariage de Figaro* au répertoire de nos grandes scènes nationales, c'est la valeur intrinsèque des principaux rôles, si magistralement dessinés qu'ils mettent à l'aise des comédiens de mérite ordinaire et leur prêtent l'illusion d'un talent supérieur.

VI

Neuf années avaient séparé la première représentation du *Barbier de Séville* et celle du *Mariage de Figaro*. Il faut parcourir un espace de temps presque égal pour arriver à la conclusion de cette trilogie et à la dernière pièce de Beaumarchais. *La Mère coupable* fut représentée le 6 juin 1792 sur le théâtre du Marais, construit par le comédien Boursault-Malherbe qui devint député à la Convention nationale, puis fermier des jeux sous la Restauration, avec des capitaux fournis en grande partie par Beaumarchais. Ce théâtre, situé rue Culture-Sainte-Catherine, a été démoli et transformé en un établissement de bains; mais la façade, curieux spécimen du style architectural qui, dès les dernières années du règne de Louis XVI, faisait pressentir ce qu'on appela plus tard le style de l'Empire, subsiste presque intacte et porte le n° 11 sur la rue Sévigné actuelle. *La Mère coupable*, représentée à la veille de la révolution du 10 août et des massacres de septembre, ne fut réellement connue du public que par la reprise qu'en firent d'anciens acteurs du Théâtre-Français réunis à la salle Feydeau, le 5 mai 1797.

C'est un assez fâcheux mélodrame, empreint de toutes les tristesses qui, avant l'âge, avaient assombri l'âme de Beaumarchais.

Une année à peine avait passé sur l'éclatant succès du *Mariage de Figaro* lorsque, sous un pré-

texte futile, le roi Louis XVI, s'abandonnant au seul accès d'emportement qu'il ait peut-être eu de sa vie, fit enfermer Beaumarchais à Saint-Lazare (8 mars 1785) ; la réparation ne s'était pas fait attendre : excuses des ministres, invitation à la cour pour y assister au *Mariage de Figaro*, joué par la reine, le comte d'Artois et M. de Vaudreuil, et, comme consolation topique, grâces pécuniaires sous prétexte d'apurer les comptes des expéditions d'Amérique. Comme il arrive souvent, les compensations demeurèrent secrètes ou à peu près, tandis que l'outrage avait été public. La considération de Beaumarchais, cette convalescente, fut en danger d'une rechute, que déterminèrent deux incidents ultérieurs : d'abord une querelle de brochures avec Mirabeau, à propos des actions des Eaux de Paris, dans lesquelles Beaumarchais avait de grands intérêts. Mirabeau, qui soutenait ceux des baissiers, écrasa son adversaire sous une avalanche d'injures *ad hominen* qui dépassèrent les invectives du comte de La Blache et de M^{me} Goëzman. Au grand étonnement de la galerie, Beaumarchais ne répliqua pas, soit qu'il fût las de ces luttes incessantes, soit qu'il comprît qu'il avait trouvé son maître. Enfin, en février 1787, un nouveau procès, tout à fait inattendu, vint rouvrir ses plaies et mettre le comble à son découragement. Vivement sollicité par le prince et la princesse de Nassau-Siegen, Beaumarchais était intervenu avec succès auprès du lieutenant de police en faveur d'une jeune femme, M^{me} Kornmann, femme d'un banquier

alsacien qui l'accusait d'adultère pour lui garder sa dot. Le banquier avait confié ses intérêts à un jeune avocat, nommé Bergasse, affamé de célébrité; celui-ci lança dans le public, contre M^{me} Kornmann, une brochure foudroyante dans laquelle il impliquait, outre l'amant supposé de la dame, M. Daudet de Jossan, le lieutenant de police Lenoir et le pauvre Beaumarchais, qui n'y était vraiment pour rien. Il ne faudrait cependant pas aller jusqu'à dire que Beaumarchais et le banquier Kornmann fussent des inconnus l'un pour l'autre : l'Almanach royal m'apprend que le banquier Kornmann remplissait les fonctions d'exempt auprès de cette capitainerie royale des chasses de la varenne du Louvre dont Beaumarchais était le lieutenant général. Beaumarchais fléchit sous ce nouveau coup; ses réponses à Bergasse furent convaincantes dans le fond, mais froides et molles dans la forme. Le public pensa qu'il baissait, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge; mais le chagrin l'envahissait et détendait l'arc jadis si fermement tendu de son esprit moqueur. « *Grand Dieu!* s'écrie-t-il dans un de ses mémoires sur cette affaire absurde, qui lui fut cent fois plus pénible que les débats bien autrement périlleux du passé, *quelle est ma destinée! je n'ai jamais rien fait de bien qui ne m'ait causé des angoisses, et je ne dois tous mes succès, le dirai-je?... qu'à des sottises!* » Confession significative qui sous-entend bien des aveux.

C'est dans cette disposition d'esprit que Beaumarchais entreprit la composition de *la Mère cou-*

pable, où l'on apprend, non sans un sentiment de regret et d'ennui, que la comtesse Almaviva est devenue la maîtresse de Chérubin, qui s'est fait tuer sur un champ de bataille, et que le jeune Léon, héritier du nom d'Almaviva, est en réalité le fils de Chérubin. Le comte ignorerait toujours son déshonneur s'il ne lui était révélé par les manœuvres intéressées d'un tartufe de mœurs, « d'un monstre » (pour me servir de sa propre expression empruntée au répertoire du comte de La Blache) auquel Beaumarchais donne le nom de Begearss, anagramme exact du nom de Bergasse. Grâce aux bons soins de Figaro, « valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte, homme formé par l'expérience du monde et des événements », et de Suzanne, « première camériste de la comtesse, excellente femme, attachée à sa maîtresse et revenue des illusions du jeune âge », le comte pardonne et profite de l'occasion pour se faire pardonner à lui-même en donnant pour femme à Léon d'Almaviva une jeune fille nommée Ernestine, qui est au comte ce que Léon est à la comtesse : le fruit d'une heure, ou de plusieurs heures, d'égarement. Les deux époux régularisent leurs vieux désordres en unissant le fils adultérin de la femme à la fille adultérine du mari. « *C'est le but moral de la pièce* », affirme tranquillement Beaumarchais, qui décidément n'a jamais disposé d'une définition bien exacte de la moralité. A travers ces situations violentes et odieuses, Beaumarchais a su rencontrer du moins une situation superbe : c'est la scène où la comtesse, prosternée

devant son mari, qui lit à haute voix les lettres accusatrices, ne se défend qu'en scandant cette terrible lecture par des prières ferventes. Une inspiration de cette hauteur est peut-être unique dans son œuvre.

Rentré en France 1797, après une proscription de quatre ans, qui lui avait fait connaître les angoisses de la misère dans son exil de Hambourg, Beaumarchais, parvenu à sa soixante-cinquième année, s'applaudissait de voir représenter au théâtre Feydeau, « en trois séances consécutives, tout le roman de la famille Almaviva, dont les deux premières époques ne semblent pas, dans leur gaieté légère, offrir des rapports bien sensibles avec la profonde et touchante sensibilité de la dernière; mais, ajoute-t-il, elles ont, dans le plan de l'auteur, une connexion intime ».

Il va plus loin : il affirme que « cet ouvrage terrible » l'a tourmenté bien longtemps, et que « ses deux comédies espagnoles ne furent faites que pour le préparer ». Je pense qu'en hasardant cette dernière proposition Beaumarchais se ménageait peu de chances d'être cru sur sa parole. Qu'après avoir, pour tenir la gageure du prince de Conti, écrit la suite du *Barbier de Séville*, il ait formé le projet d'en donner une au *Mariage de Figaro*, rien de plus certain, puisque nous possédons la *Mère coupable*; mais qu'il ait conçu celle-ci avant les deux autres, qu'il ait froidement combiné, vingt ans d'avance, les angoisses maternelles de la coupable Rosine, expiant dans le deuil ses amours non seulement adultères, mais canoniquement in-

cestueuses avec un filleul dont le docteur Bartholo ne paraissait pas soupçonner l'existence, et qu'enfin, arrêtant d'un coup d'œil l'ordonnance générale de sa vaste composition, il ait donné pour prologue à ce sombre drame un opéra-comique destiné à la Comédie-Italienne, c'est une assertion tellement invraisemblable qu'il suffit de l'énoncer pour la détruire. D'ailleurs il en atténue tout de suite la portée en avouant qu'il n'a composé *la Mère coupable* que dans sa vieillesse, c'est-à-dire lorsqu'il voulut se venger de Bergasse, en le traduisant sur la scène comme un pur scélérat.

VII

Sans m'arrêter plus longtemps à cette discussion de détail, j'aborde une question d'un intérêt plus général et plus profond. Je n'ai plus à démontrer que l'art dramatique ne tint qu'une place secondaire dans la vie réelle de Beaumarchais. La postérité, cependant, ne le connaît plus guère à d'autres titres; ses travaux mercantiles, ses opérations financières, ses combinaisons politiques, se confondent dans l'obscurité générale qui enveloppe les actions particulières des hommes après leur mort; que survit-il de lui? Ses comédies, son édition de Voltaire et l'Association des auteurs dramatiques. C'est le privilège de la littérature de soutenir sur les flots sans rivage de la postérité le nom d'hommes dont les actes,

même dignes de mémoire, seraient sans elle depuis longtemps submergés. Que reste-t-il, en fait, de la gloire de César? ses *Commentaires*; de Machiavel? une comédie et un livre.

Beaumarchais a créé trois types immortels : Figaro, Basile, Brid'oison. C'en est assez pour sa renommée; mais, sans la rabaisser, il importe de distinguer cependant, et de ne pas voir dans cet audacieux improvisateur, dans cet heureux trouveur, que sa verve tumultueuse servit toujours mieux que sa raison, ce qu'il ne fut jamais : un artiste. Il n'en connut ni la foi profonde, qui est comme la conscience du beau et du bien, ni la patience, qui assure la perfection de la forme, ni la personnalité hautaine, qui dédaigne et repousse les secours extérieurs.

L'artiste professe avant tout, et jusqu'au plus suprême exclusivisme, le respect de sa propre création. C'est à quoi Beaumarchais a manqué, très volontairement d'ailleurs, en ajoutant le *Mariage de Figaro* au *Barbier de Séville*, et surtout en leur superposant finalement la *Mère coupable*.

C'était déjà beaucoup hasarder que de nous montrer Rosine, à vingt ans, lutiner le petit page amoureux de sa marraine. « *Avais-je donc tort, s'écrierait l'infortuné journaliste de Bouillon s'il revenait au monde, de discerner chez Rosine tous les défauts d'une fille mal élevée?* » Beaumarchais en défendait plaisamment M^{me} la comtesse Almaviva en affirmant « *qu'elle vit comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus* », argument à signaler, puisqu'il prouve que, en 1775, Beaumar-

chais ne songeait pas encore aux fautes possibles de la comtesse.

J'admets, toutefois, que le spectateur sans malice, qui ne voit dans la scène de Chérubin et des deux femmes qu'un aimable badinage, puisse mettre la rêverie et les soupirs de la comtesse au compte des ennuis que lui fait éprouver la légèreté de son époux et prendre au pied de la lettre sa noble exclamation : « Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois ? » Mais que ce spectateur confiant, et déjà prêt à blâmer comme injurieuse la jalousie du comte, vienne seulement à lire *la Mère coupable* (puisqu'on ne la joue plus), alors les scènes du *Mariage* prendront à ses yeux un aspect bien différent. Il saura que la vertu de Rosine est plus fragile que le verre ; qu'ayant trompé son tuteur, elle devra tromper son mari ; que le petit page, l'enfant d'aujourd'hui, sera l'amant de demain, et qu'en définitive Bartholo seul avait raison, en ne se fiant, comme Sganarelle, qu'aux verrous et aux grilles. Les imprudences de la comtesse Almaviva jetaient déjà quelque ombre sur Rosine ; *la Mère coupable* publie la honte de la comtesse Almaviva.

Qu'un observateur profond, amer et pessimiste, se complaise à développer un pareil théorème, cela se peut admettre et comprendre ; mais un artiste, non. L'artiste n'avilit pas sa propre créature. Imaginez-vous Molière écrivant la suite de *l'École des Femmes* pour déshonorer Agnès !

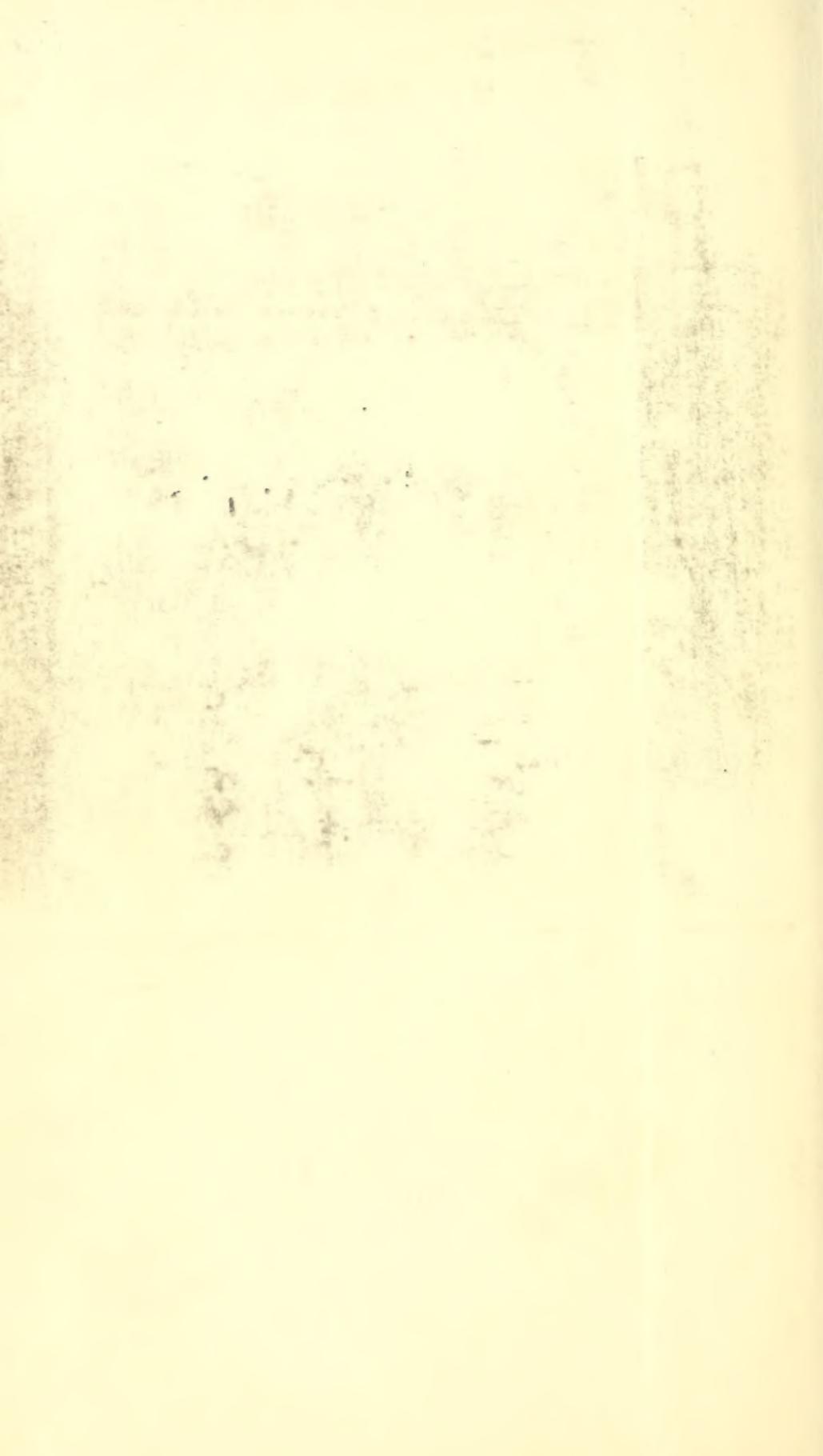
Un seul personnage, dans cette trilogie, va toujours grandissant en talents, en sagesse, en

vertu, et même en bonnes lettres, puisqu'il en arrive à citer couramment *l'Enfer* de Milton! O guitariste! Mais Figaro, n'est-ce pas Beaumarchais lui-même, se jugeant et s'absolvant d'un seul mot : « *O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse!* » L'exclamation est pénétrante et semble partie du cœur. Beaumarchais abonde, d'ailleurs, en ces sortes d'examens de conscience. « *Une réputation détestable!* » s'écrie Almaviva. — « *Et si je vauz mieux qu'elle!* » répond vivement le Barbier. Cette apostrophe et cette réplique forment peut-être le seul jugement qu'on puisse porter aujourd'hui sur Beaumarchais, en se tenant à égale distance d'une indulgence qui ensevelirait les misères morales de l'aventurier sous les lauriers de l'auteur dramatique, et d'une sévérité qui méconnaîtrait en lui l'un des esprits les plus vifs, les plus vivants, les plus pénétrants, les plus incisifs, en un mot l'un des esprits les plus vraiment français qui se soient placés au théâtre, après Molière et Regnard, entre ces grands comiques et l'art moderne.

AUGUSTE VITU.



4387-4-24.— Paris.— Imp. HEMMERLE, PETIT et C^{ie}.
2, 4 et 4 *bis*, rue de Damiette.



PQ
1956
A7
1924

Beaumarchais, Pierre Auguste
Caron de
Le mariage de Figaro

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
